RUINES DE SCARPONE,

L'ANTIQUE SERPANE,

ET

HISTOIRE DE CETTE VILLE,

Fille de Troie la Grande, sœur de Lavinie, de Rhims, de Châlons et de Troyes en Champagne, de Verdun et de Toul ; l'une des plus anciennes de la Lorraine, et la capitale de l'ancien Scarponais : maintenant dans le département de la Meurthe.

SUITE AUX RUINES DE LUDRES,

Par Charles-Léopold Mathieu,

Ancien substitut au ci-devant Parlement de Nancy ; Avocat à la Cour Royale de cette Ville ; ex-Professeur de Physique et de Chimie aux Écoles centrales de Tulle et d'Autun ; Membre de la Société Royale des Sciences, Lettres et Arts, et de la Société centrale d'Agriculture de Nancy, de l'Athénée des Arts et de la Société Philomatique de Paris, de la Société pour l'émancipation intellectuelle, et de la Société Minéralogique d'Iéna.

Avec les gravures des antiquités qui s'y trouvaient encore en 1819, dessinées par J.-F. Delabroise, sculpteur, Membre de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Nancy.

Tous deux chargés de visiter les restes de cette ancienne cité, par arrêté de la Société académique de Nancy, en exécution des lettres de M. le Ministre de l'intérieur et des arrêtés de M. le Préfet de la Meurthe.

Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
DELILE. *Les Jardins*, chant IV.

A NANCY,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA VILLE.

1834.

CARTE DU SCARPONOIS
ET DES ENVIRONS

RUINES DE SCARPONE,

L'ANTIQUE SERPANE,

ET

HISTOIRE DE CETTE VILLE.

NANCY, IMPRIMERIE D'HAENER.

RUINES DE SCARPONE,

L'ANTIQUE SERPANE,

ET

HISTOIRE DE CETTE VILLE,

Fille de Troie la Grande, sœur de Lavinie, de Rhims, de Châlons et de Troyes en Champagne, de Verdun et de Toul ; l'une des plus anciennes de la Lorraine, et la capitale de l'ancien Scarponais : maintenant dans le département de la Meurthe.

SUITE AUX RUINES DE LUDRES,

Par Charles-Léopold Mathieu,

Ancien substitut au ci-devant Parlement de Nancy ; Avocat à la Cour Royale de cette Ville ; ex-Professeur de Physique et de Chimie aux Écoles centrales de Tulle et d'Autun ; Membre de la Société Royale des Sciences, Lettres et Arts, et de la Société centrale d'Agriculture de Nancy, de l'Athénée des Arts et de la Société Philomatique de Paris, et de la Société Minéralogique d'Iéna.

Avec les gravures des antiquités qui s'y trouvaient encore en 1819, dessinées par J.-F. Delabroise, sculpteur, Membre de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Nancy.

Tous deux chargés de visiter les restes de cette ancienne cité, par arrêté de la Société académique de Nancy, en exécution des lettres de M. le Ministre de l'intérieur et des arrêtés de M. le Préfet de la Meurthe.

Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
DELILE. *Les Jardins*, chant IV.

A NANCY,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA VILLE.

1834.

J. F. De Labroise Delineavit

RESTES DE SCARPONE

RUINES DE SCARPONE,

L'ANTIQUE SERPANE*,

ET

HISTOIRE DE CETTE VILLE.

Les villes, les peuples et les empires se forment, s'étendent, s'élèvent et disparaissent : comme les hommes qui les composent, changent de gouvernement et même de noms, d'un âge à l'autre, selon la diversité des idées qui se succèdent dans les esprits des différens siècles, ou des circonstances dans lesquelles les temps les amènent.

Les souvenirs qu'ils laissent après eux s'effacent insensiblement avec les traces de leur existence, quand leurs races n'ont pas su produire quelques amateurs des Lettres, pour en conserver la mémoire, ou quelques favoris des Muses, pour les immortaliser par leurs chants avoués du Parnasse.

Le néant de leur vie littéraire fait celui de leur être dans les fastes du monde; et les noms de ceux qui les ont fait servir à satisfaire leur ambition, leur vanité, leur intérêt et leurs passions vulgaires, sans rien faire pour leur bonheur, pour leur gloire, et surtout pour leur perfectibilité sociale, sont aussi passés comme eux, enfouis dans l'obscurité universelle, indignes d'aucun intérêt.

Leur passage sur la terre y forme, dans ses annales, les obscurités du tableau de la série du genre humain, obscurités qui y réduisent leur importance générale,

* Puis Serpagne, Serpeigne, en latin Scarpona; et maintenant Charpaigne et Charpagne.

presque à celle des déserts, mais ombrés du chagrin d'y entrevoir des hommes qui n'ont pas même su songer à y cacher leur dégénérescence aux siècles à venir. Cette faute réjaillit toujours aux yeux de la postérité sur leurs guides, qui, au lieu d'animer leur perfectibilité, et de la réveiller en l'encourageant, la laissaient au contraire se dégrader dans l'oubli d'elle-même par l'ignorance, et souvent l'y forçaient par leur crainte stupide de l'esprit et des lumières. [2]

C'est ce qui est malheureusement arrivé pour ces temps antiques, par le peu d'usage de l'écriture, qui a laissé des siècles même l'*Iliade* d'Homère sans être écrite avant Aristarque, et le manque de l'imprimerie pour constater les faits de l'histoire, ainsi que par le système presque universel de toutes les sectes, chez tous les peuples, excepté chez les Grecs et les Romains depuis Homère et Virgile, de ne rien écrire pour le peuple.

C'était dans cet esprit, que chez les Gaulois, nos ancêtres, leurs Druïdes, ainsi que les Rabins,[3] les Chaldéens, les Prêtres d'Egypte, les Mages, les Brames, les Bonzes, les Muftis et jusqu'aux Prêtres et aux Devins de Vitzliputsly en Amérique, affectaient de ne rien écrire que pour eux, et de n'en rien faire connaître au peuple, pour mieux l'asservir par l'ignorantisme. Ils n'enseignaient rien, même par tradition oracle, qu'à leurs disciples initiés.

Nos Druides s'astreignaient de plus encore à n'écrire entre eux qu'en caractères grecs inconnus au vulgaire, pour lui ôter toute ressource d'instruction;[4] tandis que dans la même vue, les prêtres chinois, depuis Fohy, ceux persans, depuis Zoroastre, ceux atlantiques, égyptiens, étrusques, mexicains, péruviens,[5] ne confiaient leurs idées et leurs connaissances scientifiques qu'aux Hiéroglyphes (*), qui bien plus encore, trompaient les

(*) De nos jours ces vieilles habitudes ramènent encore les préventions contre leur lecture graphique dont la difficulté réelle seu-

1 Ombrés du chagrin! l'expression est curieuse.

2 Voilà une phrase assez emphatigourique et où l'auteur fait ronfler ambitieusement les lieux communs de l'école philosophiste du 18e siècle.

3 On ne sait ce que l'auteur entend ici par Rabins; si ce sont les prêtres de l'ancienne loi, certes les livres saints étaient entre les mains de tout le peuple, le qui-dit même obligé de les copier et aucune nation n'a laissé de traditions écrites plus anciennes et plus complettes que le peuple juif.

4 Les prêtres d'Egypte à la vérité n'écrivaient point mais les livres sacrés des Juifs sont assez nombreux pour qu'on ne puisse pas dire que les Brames n'ont eu que des traditions orales. Les docteurs musulmans ont aussi beaucoup écrit et je voudrais savoir qui a pu dire à l'auteur que les mexicains n'avaient point de traditions? Et tout cela est pour arriver à cette grande accusation d'ignorantisme lancée par des hommes de bon fiel à toutes les religions, parce qu'ils voudraient les anéantir toutes.

5 Je ne savais pas que les Druides sussent le Grec!

6 Les Quichés Péruviens n'étaient certainement pas des hiéroglyphes.

curieux non initiés à leurs secrets, si utiles à la connaissance des sciences et de l'histoire des temps primitifs des deux mondes, et de la perfectibilité des anciens peuples. 6

Au milieu de ces ténèbres primitives, ainsi étendues par l'oubli des siècles, sur les anciens temps historiques, quelques faits épars et isolés, échappés comme par hasard à la nuit générale qui semble les couvrir tous, viennent seuls attirer l'attention sur quelques circonstances

---

lement mystérieuse, par les signes, chiffres-lettres, Σιγλαὶ, nom que leur donne le Zodiaque de tentyra aujourd'hui denderah, que j'ai entièrement traduit, mais avec l'alphabet que j'en ai réuni, une fois reconnu dans les traits des figures qui les contiennent, la difficulté de cette lecture ne consiste plus qu'en deux points : le 1er à savoir qu'ils n'expriment point la langue du pays. Mais dans tous la langue grecque, excepté dans les hiéroglyphes de Fohy, où c'est toujours la langue chinoise concentrée dans ses homonimes, tandis qu'au Mexique et au Pérou c'est toujours la langue grecque qui y a été portée par In-Thios frère d'In-Achus qui a fondé Argos, ainsi que cela est expliqué dans l'hiéroglyphe atlantique du rocher du Taunton, près Digthon, au sud de Boston en Amérique, où se trouve relatée la conquête de ce pays par ses Atlantes. Le 2e à n'être pas écrite dans une écriture courante et alignée, mais au contraire contournée comme les traits des figures qui la contiennent. Elle est aussi coorthographique sur les mêmes traits, ensuite à rebours et tour à tour directe et à rebours par répétition, tant que les mots coorthographiques formant suite au sens peuvent s'y trouver. Cette invention avait aussi pour but de pouvoir ainsi concentrer un plus grand texte dans un petit espace, avec moins de figures, pour pouvoir les graver sur un rocher ou sur une pyramide, faute du secours de l'impression, et pour les rendre plus indéchiffrables à ceux qui n'en connaissaient point la trame par l'enseignement.

Mais ce secret est enfin découvert : il est déjà répandu par diverses gravures et dessins ; il va bientôt être publié ; et c'est en vain qu'on semble vouloir encore présenter les hiéroglyphes, comme autrefois aux profanes antiques, sous de fausses indications, pour entretenir à leur égard l'obcurantisme des mages et les empêcher d'y reconnaître trop de lumières sur le passé, donnant de précieuses leçons sur le présent et sur l'avenir. 8

6 Les découvertes de Champollion ont démontré en réalité que les hiéroglyphes Egyptiens n'étaient autre chose qu'une langue monumentale si je puis m'exprimer ainsi et qui était comprise de toute l'Egypte

8 Je ne m'appesantirai pas sur cette note tant soit peu hiéroglyphique elle même, je n'irai pas à la suite de l'auteur chercher les Grecs qui ont fondé les empires du Pérou et du Mexique, tandis qu'il est à peu près prouvé que toutes les populations américaines sont venues de la haute Asie, mais je lui demanderai, qui cherche maintenant à entretenir l'obscurantisme à l'égard des hiéro

particulières des événemens du passé, dont ils démontrent l'existence. On les reconnaît malgré l'habitude contractée depuis l'origine du catholicisme, et l'établissement général de l'hérédité des trônes, de traiter de fables toutes les idées que les seules traditions vulgaires antiques, unique ressource historique de ces temps, ont conservées de certains événemens de cette antiquité perdue. (9)

Le défaut d'écrits les abandonne, il est vrai, aux contradictions de l'esprit de parti contre les incertitudes de l'ignorance, à laquelle, selon l'habitude de tous les siècles d'autrefois, il ne veut laisser reconnaître de réalités, que celles des temps qu'il admet, et sur lesquels il se fonde : mais c'est à la réflexion à les apprécier.

Les temps antérieurs à notre ère, ayant également eu leur existence, doivent aussi avoir leur histoire analogue. Si faute d'écrits conservateurs, l'oubli dans lequel elle se trouve forme des ombres dans le tableau général de leur série, et semble laisser les contrées qu'elles enveloppent dans une espèce de désert inconnu pour nous, l'intérêt que doit inspirer à notre perfectibilité actuelle l'état d'abandon inculte dans lequel leurs populations ont été entretenues, doit aussi nous exciter d'autant plus à la recherche des moindres vestiges des souvenirs, quelqu'imparfaits qu'ils soient, qui peuvent rappeler la mémoire de leur situation sociale passée. Il doit repousser loin de nous toutes les idées qui paraîtraient destinées à nous ramener aussi à l'abandon de l'instruction historique, qui seule fait surnager les nations et les hommes sur le Léthé des siècles.

Quelques faibles que soient les faits indiqués par les souvenirs, leur importance pour la régénération des suites perdues de l'histoire, nous sommes forcés à les rechercher comme les débris précieux de la grande ruine de la série générale des peuples, de leurs mœurs, de leurs perfectibilité particulière, et de leurs influences

glyphes. Certes ce ne sont pas les auteurs de l'école religieuse qui découvrent de tous leurs vœux et de tous leurs pouvoirs les belles découvertes des Champollion, lors qu'ils tout dû trouver la confirmation de tout ce qu'une aveugle philosophie ne cesse d'attaquer depuis si longtemps.

(9) Nous voici enfin et c'est depuis l'origine du catholicisme que l'on traite de fables les traditions antiques, traditions dans doute bien plus respectables que la religion révélée qui se trouve anathématisée ici conjointement avec l'hérédité des trônes. C'est toujours la même école; les prêtres et les rois tout les ennemis des peuples, et l'on reconnaît ici l'auteur pour un adepte de Diderot et consorts.

relatives dans les perturbations et les maux, les biens et le bonheur de la grande famille qui a peuplé jusqu'ici, depuis l'origine des temps, notre pays, ceux de nos frères de cette Europe qui nous réunit, tous ceux de ses voisins qui sont venus s'y affilier, et leur influence sur notre passé et notre présent.

Il nous montre les causes de la dégénérescence des puissances et des états, de leur destruction, de leur conservation et de leur accroissement, qui les maintiennent sous tous les points de vue de la recomposition de notre histoire, et qui justifient les traditions qui les rappellent et les éclairent du vrai jour qui leur appartient pour la compléter.

Aussi notre époque, développée par l'avantage de l'imprimerie, et couverte des lauriers de la gloire qu'elle leur a acquise, toujours plus amatrice des sciences et des arts, que son génie fait prospérer pour l'avantage du monde, tourne plus que jamais ses regards vers les monumens de son ancienne splendeur, que tant de siècles semblent avoir endormis du sommeil d'Epiménide.

10 néologisme peu historique

Aussi flattée des souvenirs qu'ils lui rappellent toujours, que de ses trophées modernes, elle se complaît à en rechercher jusqu'aux moindres vestiges, à en recueillir les débris, à en retracer les restes, à en décrire les pertes et la situation dernière. Nos voisins, dont nous fixons également l'attention sur les nôtres, veulent dans nos explorations retrouver les pages les plus fameuses de leur histoire, et suivent d'un œil curieux les travaux qui les découvrent et les régénèrent à la mémoire de l'avenir.

Tout y intéresse réellement dans les ruines vénérables qui nous en restent, comme ailleurs. On croit y voir encore errer à l'entour les mânes de nos ancêtres, dont la valeur, après avoir lutté successivement contre les Goths, puis contre les Romains, si long-temps maîtres du monde,

puis contre les Vandals, les Huns et les Normands, se réveillait toujours la même, pour écraser leurs anciens vainqueurs et leurs ennemis nouveaux.

Leur renommée imprime une gloire ineffable à tout ce qui nous reste d'eux, et, pour l'honneur national, provoque l'exploration des lieux où gissent encore ces témoins des ravages des temps passés.

Au milieu des forteresses détruites, des villes et des villages disparus, de vieux châteaux en ruines de notre antique Lorraine, parmi leur nombreux ensemble, se fait surtout remarquer l'antique ville de Serpane, Serpagne et Serpeigne, devenue Scarpone, et enfin Charpagne et Charpeigne, par les variations des diverses prononciations des temps successifs, par celles du langage qui se change aussi insensiblement partout, par les mélanges des peuples.

Cette ville, l'une des filles d'Ilion, cette Troie la Grande, comme tant d'autres cités de la France, établies comme elle par des guerriers, sortis du sein détruit de cette cité mémorable, cette ville, l'une des plus anciennes de la Lorraine, devenue à la longue la capitale du Scarponais, et qui aurait aujourd'hui près de trois mille ans, est dite pour cela par les modernes, selon le système exclusif de ne rien reconnaître pour vrai, que ce qui appartient à notre ère, voir son origine se perdre dans ce qu'ils appellent les fables gauloises, à la mode aux temps de l'Enéide : mais les véritables et seules traditions de ces anciens temps sont confirmées, même par des faits encore subsistans dans la ville de Metz, qui les conserve comme analogues à son histoire, dont ils font partie. Ces traditions l'attribuent aussi comme la ville de Lavinie, à des Troyens fugitifs, venus, comme Enée, de cette malheureuse Ilion détruite par les Grecs ; et elle se trouve également aussi détruite aujourd'hui, comme cette Lavinie. (11)

(11) Il est permis de douter que les Troyens aient jamais mis le pied sur les rives gauloises, et pour mon compte je crois peu que le pieux Enée soit jamais venu en Italie ainsi que nous le dit le roman de Virgile, composé pour flatter Auguste mais qui ne s'appuie sur aucune tradition des peuples du Latium.

Ce fut, il est vrai, dans une expédition séparée et pacifique, dont Francion ou Francus, fils d'Hector, était un chef, qu'ils vinrent dans ce pays ainsi que le nommé Serpanus, qui a fondé cette Serpane avec son frère Lupardus, et lui a donné son nom, pendant que ce Francion ou Francus, donnait le sien aux Francs, devenus ainsi depuis les Français par lui, mais d'abord peuple gaulois, avant qu'ils ne l'adoptassent pour leur chef, tel que l'ont dit, au temps de Clovis, les auteurs gaulois (*), d'après les livres des anciens Druides. C'est la même indication qui a fait dire aussi, que des Troyens de cette même expédition ont donné à Lutèce, aujourd'hui Paris, le nom de ce Pâris, fils de Priam, en mémoire de ses malheurs et de ceux de cette fameuse Troie, où régnait son père. (12)

Ce fut de même à cette époque que le Troyen Rhémus fonda la ville de Rhims; qu'un autre nommé Chamus fonda Châlons-sur-Marne; qu'un autre encore nommé Troclus fonda Troyes en Champagne. Une autre colonie ayant à sa tête Tullus et Verdunus fonda les villes de Toul et de Verdun (**).

Un Turnus et un Francus ou Francion, sans doute le même qui a donné son nom aux Francs, selon André Duchèsnes, ont aussi bâti la ville de Tours, dans cette Touraine où les tournois et les joûtes ont tiré comme elle la première origine de leurs noms de ce Turnus, et où un de ses poètes du temps, dit de Francus dans ses vers :

(*)Hunibaud et Tritème. Voir Moréry à ce nom d'Hunibaud; et sans s'arrêter aux préventions des modernes, qu'il suggère sans justifications autres que l'incrédulité de tout ce qui parle des anciens temps; comme si on n'était pas heureux d'en retrouver les plus faibles lueurs, lorsqu'elles ne sont point contredites par des faits authentiques.

(**) Chronique de Metz.

(12) Quand on fait l'esprit fort et qu'on traite d'ignorants et d'obscurantistes, les Rabins, les Mages, les prêtres de toutes les nations, ou à mauvaise intention à venir vouloir nous imposer comme vérité une fable qui n'a pris naissance que dans les cerveaux échauffés des auteurs anciens qui prenaient l'incident au pied de la lettre. On dirait en entendre l'auteur nous racontant sérieusement toutes ces folies qu'il était de l'expédition de Francus !!!

« A l'honneur de Turinge où il gagna le camp,
» Il nomma turingeois le plus fertile champ,
» Qui soit ez lieux de Gaule et au pays de France,
» En la belle Touraine, où les fruits d'excellence,
» Naissent à grande foison, puis il fit bâtir Tours,
» Témoins aux Allemands de leurs tardifs secours. (13)

(André Duchesne, *Antiquités de la France*, pag. 495)

13 Quel dommage que Clancy ne soit pas plus ancien! nous eussions trouvé dans les compagnons de Francus quelques Marceaux dont nous eussions fait son fondateur.

Enfin les Phocéens sont bien venus établir Marseille, 500 ans avant notre ère, et 684 ans plus tard que Serpanus et ses Troyens ont fondé leurs villes.

Enée n'était donc point (comme on le voit) le seul de ces infortunés vaincus, qui abandonnèrent leur pays détruit pour fonder ailleurs de nouvelles colonies pacifiques et amicales.

Eh! Virgile ne fait-il pas, dans son Enéide, dire par Vénus à Jupiter :

(*) « Antenor échappé à la fureur des Grecs,
» A bien pu pénétrer au golfe d'Illyrie.
» Il a bâti Padoue, où sa troupe fleurie,
» D'une nouvelle Troie a fondé le berceau;
» Et de tous ses Troyens, fait un peuple nouveau,
» Qu'il a nommé déjà du nom de cette ville
» Où, fixant ses drapeaux, il règne enfin tranquille.

On ne dira pas sans doute, qu'Enée et ses compagnons, ni ceux d'Anténor et les autres Troyens sauvés d'Ilion, sont des êtres fabuleux, que Virgile a chantés; par la même raison qu'on ne dira pas, que Henri IV et les siens sont des êtres fabuleux, parce que Voltaire les a chantés. (14)

Serpanus et les siens ont donc bien pû, l'an 1184

(*) » Antenor potuit, mediis elapsus Achivis
» Illyricos penetrare sinus. . . . . .
» Hic tamen ille urbem Patavi, sedesque locavit
» Teucrorum et genti nomen dedit, armaque fixit
» Troja; nunc placidâ compostus pace quiescit.
Enéid. liv. I, vers 246 à 251.

(14) La comparaison est naïve, et parce que Voltaire a chanté Henry IV je suis forcé de croire à Francus et Enée à Pharamus et autant vaudrait dire que je dois croire aux preux et à tous les héros de la table ronde et de l'Arioste, parce qu'effectivement Charlemagne a bien eu un parent qui s'appelait Roland!

avant notre ère, il y a maintenant 3016 ans et 632 ans après la fondation de Metz, ainsi que 1680 ans avant Clovis et la bataille de Tolbiac, venir dans nos Gaules et y fonder Serpane ; après avoir d'abord été attirés par les Messins, pour les aider à agrandir leur Mettis, qui, sur la colline vouée à Dieu, ainsi qu'il est exprimé par son surnom de Divodurum, brilla long-temps avant Rome, tel que le dit ce vers de sa chronique, rapporté par le père Mévrisse.

» Longe Divodurum præcessit tempore Romam. »

» Long temps Metz excella par les dieux avant Rome. »

Ils y bâtirent une rue et une porte : c'est ce qu'indique encore aujourd'hui le nom de la rue Serpenoise, au bout de laquelle était la porte du même nom, c'est-à-dire, rue et porte de Serpanus et allant à Serpane.

C'est ainsi que Paris, l'ancienne Lutèce, porte ce nom du fils de Priam, donné à cette ville par ces Troyens fugitifs qui l'ont fait accueillir par les habitans ; voulant ainsi transporter leur patrie des bords du Scamandre sur les bords de la Seine, pour s'y établir à jamais une illusion consolante, favorisée par les Francs, comme les Lorrains ont fini par adopter Stanislas, donner son nom à une porte de leur ville de Nancy, et fraterniser avec les malheureux Polonais, vaincus par le saxon Auguste, et obligés de fuir la Pologne leur patrie, pour se soustraire au joug du vainqueur, comme les Troyens fugitifs de Troie subjuguée et renversée par les Grecs.

Le français Bernadote n'a-t-il pas aussi été adopté de nos jours par les Suédois, dont il occupe aujourd'hui le trône, qu'ils lui ont donné, par admiration de sa valeur et de ses vertus ; et Napoléon, son fils, ses frères et son beau-frère, n'ont-ils pas régné sur six peuples différens de notre continent, dont ils n'étaient pas natifs, après avoir vaincu leurs rois. A plus fortes raisons chez nos an-

ciens Gaulois, où les monarchies étaient toutes électives, ainsi que les chefs, en les élevant sur un pavois, l'an 420 de notre ère, comme Pharamond! Les adoptions étrangères pouvaient-elles se faire, et ne point être considérées comme fabuleuses, par ceux qui depuis ont adopté l'hérédité?

De même n'a-t-il pas bien fallu que dès le temps de cette ruine de Troie, 1184 ans avant notre ère, les Gaulois eussent aussi déjà des chefs électifs, puisque ces Cativulses, ces Ambiorix, ces Induciomares, dont nous parle César dans ses commentaires, en étaient aussi, 53 ans avant notre ère. Quoique les noms des autres soient pour la plupart perdus, par l'absence de l'histoire, n'en connaissant point d'autres pour Serpane devenue Scarpone, que ce Serpanus, à cette époque d'Enée, et pour le Serpenois qui portait ainsi son nom, il est naturel de l'adopter pour le fondateur de cette ancienne ville ruinée, comme Enée l'a été de Lavinie, ruinée aussi maintenant comme Scarpone.

Eh! n'a-t-il pas eu aussi un Jean-le-Châtelain de Metz (*) pour le chanter, auquel il n'a manqué que le génie de Virgile, pour le rendre aussi fameux que le vainqueur de Turnus.

Retiré sans doute comme Enée sur le mont Ida, étant poursuivi par le même destin, et avec tous les autres Troyens, qui ont également pris des routes différentes pour fuir leur patrie dévastée, il avait aussi sans doute comme Enée et comme eux, selon l'usage antique, adopté son projet de retraite, sur les indications des Prêtres.

C'étaient les prêtres d'Apollon qui avaient excité Enée à se rendre en Italie, où, d'après leurs oracles, son heureuse fortune l'attendait. Les prêtres de Cybèle

---

(*) Il est dit aussi, que ce Jean-le-Châtelain a chanté les antiquités de Scarpone comme celle de Metz, mais qu'elles ont été perdues, faute de l'impression.

avaient pu indiquer aussi à Serpanus, à Francion, à ses compagnons et aux compagnons de Pàris, après sa mort, de se rendre dans la Gaule, comme cela a été avancé par d'anciens auteurs, tels que le phrygien Darès, contredits seulement par les préventions modernes (*).

Le désir d'y passer une vie plus tranquille qu'en Italie, selon leur goût, a réellement pu les attirer chez nous de préférence, d'accord avec les indications de leurs prêtres : ce sont les mémoires de l'antiquité.

Virgile lui-même dit qu'une foule de Troyens beaucoup plus grande que celle d'Enée s'était réunie auprès du temple de Cérès, voisin de Troie, pour s'y disposer à abandonner leur malheureuse Patrie : c'est Enée qui parle :

(**) » Au sortir de la ville, il est une éminence
» Où de Cérès on voit un vieux temple désert,
» Et l'antique cyprès près de lui toujours vert,
» Que de nos bons ayeux la religion sainte
» A sû nous conserver toujours exempt d'atteinte;

(*) Darès, historien phrygien, qui le premier écrivit la guerre de Troie, à laquelle il s'était trouvé et traduit en latin par Cornélius Népos, était compagnon d'Enée, et succomba dans un combat particulier contre Entellus Siculus, qu'il avait provoqué, ainsi qu'il est rapporté par Virgile, Enéid. 1. 5. (Voyez Darès, dans Moréri et dans le dictionnaire de Calpin.)

(**) » Est urbe egressis tumulus, templum que vetustum
» Desertæ Cereris, juxtaque antiqua cupressus,
» Relligione patrum multos servata per annos :
» Hanc ex diverso sedem veniemus in undam.
. . . . . .
» Sic demum socios, consumpta nocte, reviso
» Atque hic ingentem comitum affluisse novorum
» Invenio, admirans numerum, matresque, virosque,
» Collectam exilio pubem, miserabile vulgus.
» Undique convenêre, animis, opibusque parati,
» In quascumque velim pelago deducere terras.

VIRG. *Enéid.* liv. II, vers 713.

» C'est là qu'il nous faut tous avec empressement,
» Par des chemins divers, nous rendre en ce moment.
» .....
» A mes chers compagnons, la nuit étant finie,
» Retournant empressé voir leur cohorte unie,
» Etonné je trouvai leur nombre très-accru.
» J'admirai cette foule et d'hommes et de femmes,
» De tout âge et d'état, tous égaux par leurs âmes;
» Mais misérable peuple assemblé pour l'exil,
» Résolu de marcher et bravant le péril,
» Emportant ce qu'il peut de tout ce qu'il en serre,
» Pour me suivre partout et sur mer et sur terre.

Ce prêtre troyen Darès qui écrivit le premier en grec l'histoire de Troie, traduite en français par Jean de Lalande, explique ainsi la différence des choix divers des contrées vers lesquelles les Troyens fugitifs se dirigèrent, en abandonnant leur patrie.

« Enée, Anténor et Polydamas, dit-il, avaient livré » aux Grecs la ville de Troie, en leur facilitant l'entrée » du cheval de bois, qui contenait les plus vaillans guer- » riers, à cause de la haine qu'ils portaient à Priam, » dont la faiblesse pour Pâris avait attiré la guerre des » Grecs. »

Serpanus, Francion et les compagnons de Pâris, ne voulant point sans doute le suivre, ne partageant point leurs idées, se résolurent à chercher un refuge loin du leur.

Virgile fait dire encore à Enée par les dieux d'Ilion, que ce héros emportait avec lui, que le lieu qui l'attend et où il doit aller, pour remplir son destin et leur volonté :

(*) » C'est dans cette Italie, du nom d'un de ses rois,
» Qu'il faut nous établir ; c'est de là qu'autrefois
» Sont sortis Dardanus et Jasius son père,
» Auteur de notre race, allez.....

(*) » Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.
» Hæ nobis propriæ sedes : hinc Dardanus ortus,

Ici, il semble entendre aussi les prêtres de Cybèle sur la montagne d'Ida, dire à Serpanus et à ses Troyens du parti contraire à Enée, comme Catulle :

(*) » De Cybèle ta mère, entourée de guirlande,
» Aux fêtes conduisant un taureau pour offrande,
» Appelle à l'y chanter tes plus chers compagnons.
» Vas donc dans cette Gaule, où Cybèle des monts
» Habite les forêts, où cette Dendymène,
» Des animaux errans seule est la souveraine.
» Comme des exilés, à ces lieux étrangers,
» Conduit tes compagnons dans son culte engagés;
» Et là transporte les, à travers la tourmente
» Des flots tumultueux de la mer écumante.
» Là les corps amollis dans l'excès des plaisirs,
» Tolérés, parvenus, comblent tous leurs désirs.

» Jasiusque pater, genus à quo principe nostrum.
» Surge, age. VIRG. l. III, v. 166, etc.

Ici, il y a *Jasiusque pater*, et Jasius son père, quoique les historiens disent, que Jasius était frère de Dardanus; mais on ne trouve aucune édition de l'Énéide où il y ait, *Jasiusque frater*. Virgile a donc cru que ce Jasius était père de Dardanus, et son antique persuasion doit sans doute l'emporter, dans la balance, sur les assertions ou préventions de nos auteurs modernes, d'autant plus que ce n'est point ici une fiction poétique utile au plan du drame, plutôt que le nom de frère; l'histoire doit donc se méfier des assertions modernes sur l'antique.

(*) . . . . . Cybelles tua mater initia;
Quatiensque terga tauri teneris canda digitis,
Canere hæc suis adhorta est tremebunda comitibus.
Agite. Ite ad alta Gallæ Cybelles nemora simul,
Simul ite Dendymenæ dominæ vaga pecora,
Aliena petentes pede, velut exsules, loca celeri,
Sectam meam executæ duce me, mihi comites
Rabidum salum tulistis, truculentaque pelagi,
Et corpus evirastis Veneris nimio odio.
Hilarate excitatis erroribus animum.
Mora tarda mente cadet, simul ite, sequimini
Phrygiam ad domum, Cybelles Phrygia ad nemora deæ.
CATULE, *de Berecynthia et Atti*, liv. XI.

» Enchantez vos esprits d'illusions flatteuses,
» Tout retard perdrait votre espérance heureuse;
» Partez, allez ensemble, et nous vous suiverons,
» Dans cette autre Phrygie, aux plaines et aux monts,
» Herissés de forêts, qu'y habite Cybèle,
» Où de tous ses trésors l'abondance se mêle.

C'est ainsi qu'Enée et Serpanus, comme ceux de son parti, furent attirés par les prêtres Troyens, l'un en Italie, l'antique Hespérie, et les autres dans cette Gaule, où ils devaient, comme on va bientôt le voir, créer une nouvelle Hespérie momentanée; dans cette Gaule où la candeur des cœurs comme la blancheur du teint (*), formaient des Gaulois, pour eux, un peuple de frères, également chéris de Cybèle, qui avait donné son nom à cette montagne de Phrygie, où leurs premiers sacrifices pour elle avaient été institués; dans cette Gaule, d'où elle devait un jour appeler ces Gaulois destinés à repeupler la Grèce, et à en former la Gallo-Grèce, aujourd'hui la Galatie; dans cette Gaule enfin, où, comme on va le voir, ils devaient créer un nouveau jardin des Hespérides, qui, pour l'exemple, devrait être inscrit dans les fastes du monde.

Oui, tel fut l'heureux effet, trop éphémère il est vrai, comme toutes les œuvres humaines, de la venue de Serpanus dans ce pays, attiré par les rapports des prêtres Troyens avec les prêtres Gaulois, et l'influence de la mère de ses dieux.

Ces prêtres Troyens y indiquèrent à ce Serpanus, comme premier point d'union, cette ancienne Mettys, et Métys, la ville de la déesse de la Prudence et de la Récolte, depuis Divodurum, Médiomatrix, et aujourd'hui Metz, toujours fille de la Moselle et de la Seille; comme la nymphe Métyse était fille de l'Océan et de

(*) Gallia. . . . et à candore populi dicta. (Calpin. *Diction.*)

Thétis, dont le nom fut adopté en grec, Μητις, pour signifier conseil et prudence.

Fondée, disent ses chroniques, 417 ans après le déluge, l'an du monde 2073, 1816 ans avant notre ère, il y a maintenant 3648 ans, par ses quatre fondateurs : 1° Cercses, c'est-à-dire le fondateur de villes; 2° Meszrez, c'est-à-dire le bienfaisant agricole; 3° Thémosis, c'est-à-dire le législateur; 4° Horus, c'est-à-dire le guerrier commandant l'armée. (Voir les notes).

Toujours fidèle à son nom, elle était restée insurmontable à toutes les attaques de ses ennemis, et rivalisait avec cette Trèves, dite par Don Calmet (*) avoir été fondée du vivant du patriarche Abraham et de Sémiramis, par un nommé Thèbes ou Trébéta, fils de Ninus, roi d'Assyrie, et sa première femme; et qui, pour se soustraire aux persécutions de cette Sémiramis devenue sa belle-mère, se sauva de l'Asie jusque dans ce pays qui était inconnu à son ennemie. Il s'y arrêta, enchanté de sa belle situation, pour y bâtir sa retraite, où, après sa mort, son fils Héron, qui lui succéda, lui décerna les honneurs divins.

Ce fut, dit-on, 100 ans avant Metz et 1300 ans avant Rome, que cette fondation eut déjà lieu, comme il le paraît par ce vers renommé, qui se lit encore sur les murs de l'Hôtel-de-Ville de Trèves :

« Antè Romam Treviris stetit annis mille trecentis. »

« Treize cent ans debout, Trèves fut avant Rome. »

Si donc dès cet ancien temps, si près de celui du déluge, où les années n'étaient alors comptées que des trente jours lunaires, n'ayant point encore reconnu l'an-

---

(*) Dans son Histoire de Lorraine, et dans sa notice, au mot Trèves. Vol. 1, page. 16.

née solaire, comme le dit Plutarque (*), les villes de ce pays se fondaient par des étrangers qui y arrivaient

---

(*) Plutarchus in Numa. De anni mensibus et vario numero et compositione. Triplex autem fuit annus; lunaris, trigenta dies habens; solaris qui duodecim continet mensibus, qui dicitur solis anfractus, quum peractis trecentes sexaginta quinque diebus, quandrante ad eamdem syderum loca redit, qui etiam annus vertens dicitur, item magnus annus, quem esse voluerunt omnibus planetis in eumdem locum recurrentibus, et hoc fit secundum Ciceronis Hortentium, post annos duodecies mille noningentos, quinquagenta quatuor solares.

Plutarque dans son Numa. De l'année par les mois et de la variété de leur nombre et de leur composition.

Mais l'année fut triple. 1° La lunaire fut de trente jours; 2° la solaire qui contient douze mois est dite le circuit du soleil, lorsque trois cent soixante-cinq jours sont passés et qu'il cadre au même lieu du retour des astres, qui est dit aussi l'année en retour. 3° Enfin la grande année, qu'on nomme ainsi du retour de toutes les planètes en un même lieu et qui se fait selon l'Hortentius de Cicéron, après douze fois mille neuf cent cinquante-quatre ans solaires, (c'est-à-dire 23,448 ans, la grande année de Platon. Mais ces nombres n'étaient point encore exacts, faute d'observations régulières alors.) La révolution de la lune autour de la terre étant la première que l'homme du premier âge ait pû remarquer, elle a été aussi la première par laquelle il a compté le temps; c'est ce qui a réduit la première année aux trente jours lunaires, et ce qui a fait paraître la vie de si longue durée depuis Adam jusqu'à Noé. Mais en convertissant leurs années lunaires en années solaires, l'on reconnaît que la durée de leur vie était dans un même rapport que celle des hommes de notre temps. Les 930 ans lunaires d'Adam se réduisent à 77 ans et 6 mois de nos années solaires; les 912 de Seth, à 76 ans; les 905 d'Enos à 75 ans 5 mois; les 910 de Kenan, à 75 ans 10 mois; les 895 de Mahalalée, à 74 ans 7 mois; les 962 de Jered, à 80 ans 2 mois; les 365 d'Henoc, à 30 ans 5 mois; les 969, de Methusela à 80 ans 9 mois; les 777 de Lémec, à 64 ans 9 mois, et les 950 de Noé, à 79 ans 2 mois : voilà ainsi déja la première explication de la Bible.

La preuve qu'originairement l'année solaire fut long-temps inconnue des hommes, tandis que la révolution mensuelle lunaire fut si évidente, c'est qu'avant Romulus, chez nous comme chez les

par hasard, il ne doit pas être étonnant que des Troyens fugitifs, qui ont fondé tant de villes dans notre Gaule,

---

Romains l'année solaire n'était encore qu'une présomption sans base réelle. Ce fut lui qui le premier la fixa à 304 jours et la partagea en 10 mois, dont le premier était mars, suivi des autres dans le même ordre qu'aujourd'hui. Cette année n'étant cependant ainsi ni conforme au cours du soleil ni à celui de la lune, Numa Pompilius, second roi de Rome, la régla sur celui de la lune autour du soleil ou du cours supposé de la terre : il la fixa à 354 jours 8 heures 48 minutes, auxquels il ajouta un jour, par amour pour le nombre impair. Puis ôtant 6 jours de chaque mois, qui étaient de 35 ou 36 jours chacun, il en forma deux autres mois dont l'un fut de 29 jours et l'autre de 28 : il les nomma janvier et février, dont l'un fut le premier de l'année et l'autre le dernier. Dans la suite février fut mis entre janvier et mars : tous les mois avaient alors un nombre impair de jours, excepté février qui pour cela était regardé comme funeste. L'année lunaire était ainsi plus courte de 12 jours 6 heures que l'année solaire composée de 365 jours 6 heures 48 minutes 15 secondes. On inséra tous les 2 ans, après le 23 février, un mois intercalaire, alternativement de 22 et de 23 jours : il fut nommé Mercedonius de la déesse Mercedona, qui présidait aux marchandises et aux payemens ; l'année se trouva alors trop longue d'un jour, et l'on passait ensuite ce mois, tous les 22 ou 23 ans.

Jules César, s'étant instruit de l'astronomie en Egypte à Alexandrie, composa l'année de 365 jours 6 heures selon le cours du soleil, et rejetta sur divers mois de l'année, tous n'étant encore que de 30 jours, les 5 jours épagomènes qui étaient à la fin de l'année; pour commencer l'année avec le jour, il rejetta les 6 heures pendant 3 ans pour en former un jour de plus en l'année bissextile; il fut mis après le 24 février, qui est appelé sextocalendas, et l'année qui le contient fut nommée bis-sextus, d'où vient notre mot bissextile.

C'est cette réforme introduite par César qui fut appelée la Période Julienne. Elle fut en usage jusque vers l'an de J.-C. 1580, où, sous le pontificat de Grégoire XIII, on reconnut une erreur de 10 jours entiers, pour pouvoir mettre la fête de Paques ainsi qu'elle était fixée par le concile de Nicée, au dimanche qui suit immédiatement la pleine lune la plus proche de l'Equinoxe du printemps. Ce pontife fit supprimer ces 10 jours au mois d'octobre 1582, et le 5 de ce mois fut compté pour le 15e, et il ordonna que sur les 400 années suivantes les dernières des trois premiers siècles ne seraient pas bissextiles pour parer à l'inconvénient du transport ;

aient aussi fondé Serpane, comme l'indiquent les anciennes traditions et les monumens de Metz elle-même, où d'abord il se rendit.

Cette Metz était le centre de l'initiation des prêtres Gaulois de Cybèle; ce qui établissait leurs rapports avec ceux du mont Ida, qui l'avaient indiquée pour cela à Serpanus, l'an 1184 avant notre ère, 632 ans après sa fondation, 732 ans après celle de Trèves, et 531 ans avant Rome.

Elle conservait encore sa première forme de gouvernement, par sept chefs, désignés chacun par la dénomination de ses attributions, indiqués ainsi par le père Mévrisse, dans son histoire de cette ville.

Le premier, Dolbus, c'est-à-dire le directeur de l'administration de la guerre. Le second, Mélandus, celui de l'intérieur. Le troisième, Gronaldus, celui du commerce. Le quatrième, Baudochius, l'économe des biens publics. Le cinquième, Réguillo, le directeur de la police générale. Le sixième, Chauersonius, celui de la politique civile. Et le septième, Léopardus, celui de l'agriculture.

Leur réunion formait ainsi un véritable gouvernement républicain.

Ces noms exprimaient, comme on le voit, les dispo-

---

et que la dernière seulement du 4e siècle le serait, ce qui fait un retranchement de 3 jours en 400 ans.

En Angleterre l'année civile ou légale commence le 25 mai, jour de l'Annonciation, quoique l'année chronologique commence le 1er janvier. L'Eglise d'Angleterre l'ouvre au 1er dimanche de l'Avent, comme la France. En France où elle commençait à Pâques où à Noel, Charles IX, en 1564, la mit par ordonnance au 1er janvier. A Rome, celle des notaires commence au 25, 2e jour de Noel, et l'autre le 25 mars, jour de l'Incarnation. C'est de ce terme que les bulles sont datées. L'année séculaire est celle du grand jubilé. La grande année a aussi été trouvée depuis de 25,000 ans à 27,000 par Laplace. Le pauvre Adam était loin de connaître tous ces détails,

sitions d'un gouvernement fort prévoyant, qui sait utiliser ses ressources, et qui est essentiellement paternel. C'était alors donc là où Serpanus et ses compagnons arrivèrent, comme des hôtes étrangers, intéressans par leur exil de leur pays natal, paisibles par leurs fatigues de la guerre, recommandés par leurs prêtres de Cybèle, chérie des Gaules comme de la Phrygie, et apportant avec eux, dans leur caractère et dans leur figure, les sympathies de notre Gaule chevelue ; l'esprit belliqueux et la chevelure blonde, nommée par Homère leurs cheveux d'or, qui les firent regarder comme des frères.

Ils s'y annonçaient avec toutes les dispositions d'un parfait dévouement, et offraient de partager leurs trésors, pour prix de l'accueil fraternel qu'ils réclamaient. Leur prière ingénue, leur infortune, la tranquillité qu'assurait leur petit nombre, touchèrent les cœurs en leur faveur, et les firent admettre comme des frères, des alliés utiles, nouveaux citoyens de l'état.

On leur permit de bâtir pour eux un nouveau quartier, avec une porte, auxquels ils donnèrent le nom de leur chef, le nom de Rue et Porte Serpenoise(*); c'est-à-dire ajoutées par Serpanus ; comme Stanislas a dans Nancy la rue et la porte de son nom, qui existent toujours pour nous ; tandis que cette porte Serpenoise n'existe plus à Metz ; mais cette rue s'y voit encore. Elle atteste ainsi à nos jours l'arrivée de ces Troyens et de leur admission

---

(*)Rue et porte Serpenoise Ce nom vient évidemment du nom de Serpanus syncopé, serp, auquel a été ajouté le mot grec Ηνοὶσὴ rapportée, ajoutée, (énoise) qui forme ainsi le nom Serpenoise, c'est-à-dire, rue et porte ajoutées par Serpanus. Phillippe de Vigneule, dans sa chronique de Metz, dit que ses Troyens fermèrent de murailles la ville de Metz depuis la porte serpenoise jusqu'à la Moselle et au delà jusqu'au Châtel-de-Zèle le long de la rivière.

dans cette ville, dès leur temps, et de leur union à ses citoyens.

Bientôt l'hymen vint resserrer par des alliances conjugales les nœuds de la fraternité hospitalière qu'ils avaient acquise ; mais les différences du régime républicain de leurs protecteurs, avec leur habitude de la royauté chez eux ; l'isolement religieux du Teutates des Gaules et de leur Ermansul, qui ne se communiquaient point aux mortels que par leurs Druides et jamais à leurs Vestales, usages si contraires à la familiarité de leurs Dieux et de leurs Déesses, dont, dans la Troade comme dans toute l'Asie, la Grèce et l'Égypte, tous les chefs étaient reconnus pour fils, et leurs femmes pour filles ou mères de ces divinités, reçues dans les cieux, ou laissées sur la terre, pour le bonheur de leurs peuples, et honorées comme telles, selon les habitudes et la crédulité des anciens temps, ainsi que le disent Homère et Virgile, Zoroastre et Fohy, et tous les hiéroglyphes primitifs et secondaires ; lui-même, Serpanus, paraissant se croire fils de Pomone et de Vertumne, comme semblent l'indiquer les statues de ces deux divinités, trouvées dans les groupes d'une jardinière et d'un laboureur, à Metz et à Scarpone, où elles étaient dites laissées par lui et par sa famille; toutes ces idées l'entraînèrent bientôt dans le désir de s'émanciper entièrement en se formant un état libre et séparé.

Voulant se ramener à leurs goûts et à leurs mœurs nationaux, lui et ses compagnons se décidèrent à fonder enfin pour eux une nouvelle ville, qui les rendît indépendans, reçût leurs Dieux pénates, et les protégeât eux-mêmes, en leur conservant leur titre national, et les mît tout à la fois à même d'être utiles à leurs nouveaux amis, en les soutenant par la force de leurs remparts, et de se créer pour eux-mêmes un nouvel état qui pût leur assurer sur notre sol leur stabilité sociale, comme

Enée, fils de Vénus et d'Anchise, fondait Lavinie, et comme plus tard encore, Rémus et Romulus, fils de Mars, Troyens de race par Procas, leur aïeul, tel que Virgile l'a dit dans ces vers (liv. 6, En.),

« Proximus, ille Procas Trojanæ gloria gentis. »

ont quitté Albe-la-Longue, bâtie par Ascagne le fils d'Enée, pour enfin bâtir Rome.

Une île sur la Moselle, en face actuellement de Dieulouard, à quatre lieues de Nancy, à deux lieues de Pont-à-Mousson, cinq lieues de Toul et à six lieues de Metz, île dans laquelle ils avaient eu déjà l'envie de s'établir avant de se résoudre à se réunir à cette ancienne Mettys, sur l'invitation de ses habitans, leur offre par sa situation, l'image de l'emplacement de Troie sur le fleuve du Scamandre. Ils veulent y ressusciter cette ville qu'ils aiment toujours, et leur berceau qu'ils pleurent encore. Ils en font sortir des murs qui leur retracent ceux de leur chère Ilion, qu'ils ont défendue pendant dix ans d'efforts, et dont la trahison du fameux cheval de bois seule a pu les arracher.

Ils nomment cette nouvelle Troie, Serpane, aussi du nom de ce Serpanus, ce chef auquel ils se sont voués. Serpanus en devient le nouveau Priam, et comme Enée établit Lavinie, l'appui de Laurentum, qui le reçut dans son sein et lui donna sa fille, il établit Serpane l'appui de Mettys qui l'adopta, et lui donna une des siennes.

Serpanus fit donc alors de cette île, qu'il choisit pour y bâtir Serpane, ce que Pierre-le-Grand a fait depuis de l'île Jennézaris, comme à son imitation, et dans laquelle il n'y avait d'abord que deux cabanes de paysans, et où se trouve aujourd'hui la fameuse ville de Pétersbourg.

Si Serpane ne s'est pas conservée et illustrée de même, c'est qu'elle n'avait pas, comme Pétersbourg, un grand état pour la soutenir.

Enée, après avoir formé la tige illustre de l'empire romain, a trouvé, il est vrai, un Virgile pour chanter ses expoits; mais Serpanus n'a formé que la capitale du Scarponais; et s'il a trouvé aussi dans Jean-le-Châtelain de Metz, un chantre des siens, il a manqué, il est vrai, à ce poète, le génie de celui de Mantoue, pour le rendre aussi fameux que le héros du Tibre. Cette partie de ses œuvres a même été perdue par le défaut alors de l'imprimerie.

Tel fut l'origine de cette Serpane, depuis Scarpone, qui fut ainsi le berceau d'un petit état, nommé d'abord le Serpenois, puis le Scarponais, qui devint par la suite le second desdits petits pays ou cantons de la province des Médiomatriciens, depuis aussi des Messins, dont le premier était donc celui de Mosellane ou de Metz, et les autres de Voivre, de Salins ou Saulnois, de Sargau, d'Albechauve, de la Nied, du Carme, d'Ornez et du Blaisois. (*)

(*) 1° Le pays de Mosellane, ou canton Mosellanique, s'étendait le long de la Moselle, depuis sa source jusquà son embouchure dans le Rhin à Coblence. Ce canton avait le titre de Duché sous Charlemagne, le Verdunois y était compris.

2° Le Scarponais dont Scarpone était la capitale. Il était borné entre le Toulois et le Messin, entre la Voivre et le Salins. Ce pays avait alors le titre de comté sous les rois de la seconde race. Gorze, Arc-sur-Moselle, Rosière-en-Hay, Marbache, Belleville, Vendière, Noroy, Bayonville, Neuville, Naville, etc., étaient autrefois compris dans le Scarponais.

3° Le Salins tirait son nom de la rivière de Seille qui l'arrose et des eaux sallées qui se trouvent le long de cette rivière; il avait le titre de comté.

4° Le pays de Nied nommé de la rivière de Nied. On distingue la Nied française de la Nied allemande, deux petites rivières qui se réunissent à Norten, près Condé, et coulent ensemble jusqu'à Cherbrick, où elles se dégorgent ensemble dans la Sâre.

5° Le Sargau est le pays arrosé par la Sâre depuis son origine jusqu'à son embouchure dans la Moselle près de Consarbruk, au-dessus de Trèves. Il avait autrefois le titre de comté.

On pourrait sans doute appliquer à cette Serpane, devenue Scarpone, par la similitude de sa situation sur la Moselle, le description poétique que le poète Fortunat a faite de Metz en ces vers (en y substituant le mot Serpana aux mots, hoc Metis, dans le premier) :

» Serpana fundata loco, speciosa, coruscans;
» Piscibus obsessum gaudet utrumque latus.
» Deliciosus ager ridet vermantibus arvis;
» Hinc sata culta vides, cernis et inde rosas.
» Prospiciis umbroso vestitos palmite colles;
» Certatur varia fertilitate locus.
» Urbs munita nimis, quam cingit murus et amnis. (Fortunat)

Scarpone ici se voit, magnifique et brillante
Où les poissons s'amusent tout autour.
De champs délicieux, campagne verdoyante,
Embellissant de roses son séjour;
L'ombrageant de coteaux, qu'enrichissent la vigne,
Se disputant l'abondance en ces lieux.
Ville que garde un fleuve à ses murs qui s'aligne
Sous ses remparts à l'aspect gracieux.

Dans cet état du Serpenois, il paraît que les Reines étaient appelées aussi à succéder au trône; car l'inconstance des choses humaines, au mépris de l'alliance éta-

---

6° L'Albe Chauve avait pour capitale la ville de Blâmont, d'autres disent Sarable; c'était un petit canton enclavé dans le Sargau.

7° La Voivre, Vepra, ou Vebra, comprenait plusieurs petits pays renfermés dans le Messin et le Toulois à titre de comté.

8° Le Carme s'étend depuis Bouconville où le ruisseau de Maid prend sa source, jusqu'à l'embouchure de la Moselle. Il est compris dans la Voivre.

9° L'Ornez prend son nom de la petite rivière de ce nom vers la Sâre. Il est différent de l'Ornez sur la petite rivière de ce nom, dans le Barrois et le Diocèse de Toul. Il avait titre de comté sous les Rois et les Empereurs de la seconde race.

10° Le Blaisois, sur la rivière de Blise au delà de la Sâre et différent du Blésois ou Blois dans le diocèse de Toul. Il avait titre de comté, et comprenait Hornbach, Bliscastel, etc.

blie entre les Mettins d'alors, devenus depuis les Messins, et Serpanus qu'ils avaient adopté pour leur compatriote, ayant après lui allumé la guerre entre Mettys et Serpane d'alors, cette nouvelle ville fut vaincue et détruite, dit le Père Bonnetier, ancien Curé de Scarpone, dans son manuscrit sur l'histoire de cette ville.

C'est sans doute après cette destruction, que les Mettins rapportèrent de Serpane dans leur Mettys les statues en marbre de Pomone, habillée en jardinière, et de Vertumne, qui prenant tous les costumes, là était revêtu du saron de laboureur, tenait d'une main sa charrue, et qu'ils placèrent sur la pile droite de l'écluse appelée le Sapin, où on les voyait encore il y a quelque temps, et que par l'oubli des siècles l'on croyait être les portraits de la reine d'Ahoud, ou Brunehaud, et son cocher; tandis que c'était plutôt à ces deux divinités, dont il se regardait issu, que Serpanus les avait fait élever, comme un hommage à son père et à sa mère.

La reine Serpinia, sans doute la fille de Serpanus, comme l'indique son nom, réédifia Serpane après lui, et renouvella l'alliance avec les Mettins, laquelle ne fut plus rompue.

Sa piété filiale et son dévouement au système de son père, par lequel il avait consacré la direction de son gouvernement, à l'imitation de la bienfaisance de Pomone et de Vertumne ses père et mère, pour les mortels, lui fit aussi refaire à Serpane un nouveau groupe pour les représenter encore.

Pomone en jardinière, y était assise sur une jument; elle avait des pommes sur son giron, et à côté d'elle, un poulain qui tetait sa mère; au revers était un Vertumne aussi en laboureur, avec sa charrue, comme un nouvel hommage à ses ancêtres, tel que l'indique la découverte qui en fut faite par des voyageurs, dans les ruines de Scarpone, ainsi que le rapporte M. Deslandes, Grand-

Vicaire de Metz, et les voyages littéraires qu'ils firent imprimer à leur retour à Envers, en 1595.

Serpane, ainsi régénérée de ses cendres, environ l'an 1000 avant notre ère, Serpinia la fit briller sous son règne, d'où elle passa sous d'autres reines encore sans doute, et notamment sous cette reine d'Ahoud, ou Hordal, ou Houdat, vers l'an 1040, et à laquelle on attribue l'origine du chemin dit anciennement le Chemin ferré de la reine d'Ahoud, dont on croit voir encore quelques vestiges à Dieulouard et à Charpagne, ruines de cette Scarpone. Ces vestiges sont regardées maintenant par l'oubli des temps et des faits, comme l'extrémité des restes de la chaussée postérieure de la reine Rrunehaud; circonstance qui paraît avoir fait confondre sans examen ces deux reines, par M. Deslandes, dans son manuscrit, rappelé par don Calmet, sur les ruines de la ville de Scarpone, malgré la différence des temps, des noms, de la vie et de la mort de chacune d'elles.

Ces vestiges de ce chemin ferré ne sont plus que les bords du terrain de l'île de Scarpone, entre lequel la rivière passe près de la route de Dieulouard. C'est là, dit M. Deslandes, qu'une ancienne tradition populaire veut encore que cette reine d'Ahoud ait été noyée en sortant de l'île de Scarpone; ce qui ne peut s'attribuer à la reine Brunehaud, traînée à la queue d'une cavale indomptée dans la plaine d'Autun, en 614, 1654 ans après d'Ahoud, comme accusée d'avoir fait mourir dix rois.

Selon cette tradition, cette princesse d'Ahoud ordonna à son cocher de faire passer sa voiture, traînée par des bœufs, dans la rivière, s'imaginant, est-il dit, que les eaux se durciraient, et formeraient un chemin ferré devant elle, comme la prévention vulgaire dit qu'il était arrivé jusque là, partout où elle passait; dérision imaginée vraisemblablement par un parti d'opposition, qui voulait se substituer à son gouvernement paternel, en

propageant les illusions républicaines dont les contradictions lui avaient fait prendre ce parti désespéré. Aussi, dans son caractère bienveillant, à l'imitation de ses prédécesseurs, cet ordre donné à son cocher ne doit sans doute être considéré que comme l'expression d'une exaltation d'amour pour son peuple, de la part de cette Reine, que les souvenirs vulgaires ont voulu rejeter sur un accès de délire, mais qui était plutôt un désir de mourir, comme Codrus, le premier Roi d'Athènes, pour le salut de son peuple et de son pays, plutôt que de le combattre; et, excitée comme lui par le désespoir de voir ses efforts pour le bien de son petit état contrariés par l'esprit de dissidence et d'insubordination, qui fait toujours le malheur des peuples ; d'autant plus qu'elle le voyait irrémédiablement élevé par la tendance au républicanisme, excitée encore par l'exemple du gouvernement des Mettins d'alors.

C'est ce que justifient tout à la fois les figures en marbre de Pomone et de Vertumne, sous lesquelles les reines de Serpane se faisaient représenter ainsi que leurs maris, et la disparition dans l'histoire de Serpane, depuis cette d'Ahoud, des noms de ses Rois et de ses Reines, comme dans les petites républiques où les noms et l'histoire de leurs chefs restent inconnus. C'est seulement au règne de la comtesse Mathilde, épouse de Godefroy-le-Bossu, fils et successeur de Godefroy de Bouillon, en l'an 1080, 2120 ans plus tard, après d'Ahoud, et 467 ans après Brunehaud. C'est donc sous cette comtesse Mathilde que le royaume de Serpane, devenu république depuis d'Ahoud, devint le comté de Scarpone, parcequ'e sous Brunehaud, cette république avait seulement été agglomérée au royaume de France et d'Austrasie, jusqu'à sa réunion à la Basse-Lorraine, sous cette comtesse Mathilde et le duc de la Basse-Lorraine, Godefroy-le-Bossu, son mari, qui lui donnèrent cette nouvelle dénomination.

Si la reine Brunehaud, fille puînée d'Anathalgide, roi des Visigoths, et de Gosuvinde, peut être considérée encore comme une reine de l'état de Serpane, après d'Ahoud, telle qu'elle l'était aussi de celui de Metz; c'est parce que, devenue régente du royaume d'Austrasie, dans lequel étaient compris ces deux états, sous la minorité de son fils, Childebert II, qu'elle avait eu de son premier mari Sigébert Ier, elle n'avait point reconnu cette république comme indépendante du royaume d'Austrasie, qu'elle gouvernait alors.

Mais après ces détails, vouloir faire passer la reine d'Ahoud pour cette reine Brunehaud, née 1650 ans plus tard, sur le seul prétexte que le chemin dit Ferré de la première, indiqué à la sortie de Scarpone, vers Dieulouard, peut être considéré le même que le grand chemin postérieur de la reine Brunehaud, qui allait de Scarpone à Tarquinpol et ailleurs, c'est bouleverser les temps de l'histoire, et entasser les faits transportés et contradictoires, pour en former des erreurs évidentes.

Celle qui a été noyée en sortant de Scarpone, ne peut être celle qui a passé ses dernières années emprisonnée à Rouen, et qui a fini sa vie dans la plaine d'Autun, dite encore la Plaine de la reine Brunehaud, condamnée l'an 613, 1620 ans plus tard que d'Ahoud, à une mort infâme, par les Français militairement assemblés, sur la dénonciation par Clotaire II, pour ses crimes, parmi lesquels on comptait la mort de dix rois.

Après l'avoir promenée dans cette plaine pendant trois jours, liée sur un chameau, exposée aux vexations de l'armée, elle fut ensuite attachée à la queue d'une cavale indomptée, qui lui cassa la tête en la traînant sur des cailloux. D'autres disent qu'elle fut écartelée, tirée à quatre chevaux.

Après la réduction en cendres des débris de son cadavre, elle fut enterrée dans l'église de l'abbaye de Saint-

Martin d'Autun, où l'on voyait encore son tombeau pendant la république de 1802. Sa tombe avait même été déposée depuis 1800, dans une salle des antiquités, à l'Ecole centrale de cette ville, comme un monument du pays ; et elle s'y voyait encore au commencement de l'empire.

La reine de Scarpone, d'Aboul, ou d'Hordal, noyée dans la Moselle, avec sa voiture et son cocher, n'est donc pas cette reine Brunehaud, suppliciée et enterrée à Autun ; elle a donc, au contraire, régné dans Scarpone après Serpinia, environ l'an 1040 avant notre ère, tandis que Brunehaud n'exista que de l'an 584 à l'an 613 après notre ère. Cette distance de temps formant plus de 1653 ans d'intervalle, pendant lesquels l'histoire de cette ville est restée inconnue, telle que celle d'une république obscure, la laisse ainsi dans l'oubli, jusqu'à la domination de la comtesse Mathilde de Toscane, en 1030. C'est sous elle que le ci-devant royaume de Scarpone devint alors le simple comté de Scarpone, dont cette comtesse Mathilde fut l'héroïne contre le roi Lothaire, qu'elle repoussa de la Lorraine, avec les troupes qu'elle avait dans cette ville et à Haton-Châtel.

Cet intervalle de temps de 2178 ans eut aussi sans doute ses suites successives des chefs du gouvernement de cette Serpane, devenue ainsi depuis Scarpone, et de son Scarponais, dont la religion, comme la politique avaient subi tant de changemens ; comme le chemin de fer attribué à d'Ahoud s'était vu depuis son origine rétabli, agrandi et amélioré par la reine Brunehaud.

Encore, si durant tous ces temps, le même esprit politique qui avait fait adopter à ses souverains les costumes paternels et bienfaisans de Pomone et de Vertumne, retrouvés sur ces marbres de Scarpone, transportés à Metz, sur cette pile droite de l'écluse appelée le Sapin, s'était continué pendant toute l'existence de Serpane et

de Scarpone, son sol aurait été aussi fortuné que celui de ces Chinois, dont le puissant empereur se fait gloire tous les ans d'ouvrir le labourage en conduisant lui-même sa charrue d'or.

Quel exemple c'eût été pour l'Europe si elle eût été d'un caractère assez stable et assez pacifique pour savoir en profiter ! ! Vous existeriez encore, Serpenois, et vous n'êtes plus, par la fureur guerroyante qui vous a détruits comme tant d'autres ! ! !

Un second marbre pareil à celui porté à Metz, trouvé aussi depuis à Scarpone dans la maison d'un paysan, et portant la figure d'une Pomone crue représenter, ou d'Hordal, ou Serpinia à cheval, vêtue de long, ayant au bas de sa robe une bordure ornée et ouvragée, portant sur ses genoux un panier plein de fruits, ayant auprès d'elle un poulain qui tetait sa mère sur laquelle cette reine était assise ; comme pour marquer la félicité du pays, à laquelle elle contribuait par son administration maternelle. Au revers du même marbre était un paysan, tenant un fouet à la main droite ; et de l'autre, le bras de sa charrue, Stiva, conduisant ses deux bœufs attelés. Il était vêtu d'un sayon, sagus, fort simple, qui ne lui venait qu'aux genoux. Il avait sur la tête un chaperon pointu par le haut et lui couvrant les oreilles ; le Cucullus des anciens, surtout des laboureurs, des vignerons et des autres gens de la campagne : ce qui indiquait un rapport d'intentions à ceux qui les avaient érigés avec celles de ceux qui avaient érigé les statues portées à Metz. Elles avaient seulement de plus une désignation : au-dessus de ces bas reliefs on voyait cette épitaphe en quatre lignes :

MENASIA ACTO OTTEUTO
Ǝ CAVDONI.
ARVSI CONIV
EIVS ATTIOIVS.

On pouvait l'expliquer ainsi : Menasia à Actus Otteutus et à Caudoni Arusi, son mari Attioius y a contribué. Ces noms indiquaient sans doute aussi une suite de rois, ou de chefs du Serpenois avant notre ère.

On peut sans doute y joindre vraisemblablement le nom de Lavinius Marianus, qui s'est aussi trouvé sur une pierre sépulcrale, l'an 356, du temps de Jovien, qui a permis de l'ériger ainsi: D. I. M. LAVINII MARIANI. III. Diis inferis manibus Lavinii Mariani Jovini jussu libenter. C'est-à-dire, aux dieux immortels et à la mémoire de Lavinius Marianus, par ordre et sous le bon plaisir de Jovien. C'est en l'an 356 qu'il l'avait autorisé, pour un roi ou comte de Scarpone qu'il avait favorisé.

Ce marbre a été acheté par M. le comte de Mansfeld, et transporté dans ses beaux jardins près la ville de Luxembourg.

Malheureusement toutes ces indications ne donnent rien de positif sur les noms de ceux qui ont gouverné Scarpone et le Serpenois, depuis l'établissement de Serpane après Serpinia; ce qui laissera toujours un voile impénétrable sur le sort et le gouvernement de cette ville et de ce petit Etat, depuis cette Serpinia, puisque le nom même de d'Ahoul ou d'Hordal n'est qu'une épithète à un nom quelconque, qui pourrait aussi bien s'appliquer à Serpinia qu'à toute autre qui aurait éprouvé des désagrémens dans son règne, et qui aurait eu le courage de se noyer ainsi, pour se délivrer de sa pénible situation.

En effet, la traduction de ces noms, d'Ahoul et d'Hordal, par la langue primitive et babylonienne, maintenant chinoise, qui en est la formatrice, comme de toutes les autres, n'y montre que la désignation de son désir de se noyer, sans former une désignation nominale. D'Ahoul, vient de ta-hoù-te, 10,707—5176—

5031 *bis supp.*, qui signifie : celle qui foule aux pieds-les rives-de l'eau. Il n'y a que l'*l* de changée en te, qui signifie, le, sans frein. (Voir les numéros du Dictionnaire chinois), 10,707—5031 *bis supp.*—897. Hordal, est, hô-y-ta-le, 4896—10,707—897, la rivière-par une gelée blanche-elle foule aux pieds-sans frein. Son troisième nom qui est aussi Houdat, est : hoù-ta-te, 5176—10,707—5031 *bis supp.*, les rives-elle foule aux pieds-de l'eau. C'est bien là l'expression de son erreur, mais non le véritable nom de celle qui s'est noyée, en croyant que l'eau se glacerait sous ses pas. Le véritable nom est omis, ce qui l'a fait oublier, et fait une lacune de plus.

L'histoire de Scarpone, depuis tous ces temps, devrait cependant présenter six époques, jusqu'à nos jours.

La première demanderait ce qu'elle a pu être, du temps des Gaulois et des Belges, avant l'arrivée de Jules-César, et pendant son séjour dans les Gaules.

La deuxième demanderait ce qu'elle a été depuis, sous les Romains ; ce qui s'y est passé depuis Jules César jusqu'au commencement du règne du grand Constantin.

La troisième depuis cet Empereur jusqu'après les ravages d'Attila, dans les Gaules, et à son retour dans ses états, où il mourut l'an 454.

La quatrième depuis cet Attilla jusqu'à la ruine de Scarpone et de l'établissement du château de Dieulouard, originairement Dieulward, pour la remplacer en 1028.

La cinquième de ses ruines, sous les rois d'Austrasie et les comtes de Scarpone.

La sixième de ses ruines encore, sous les comtes ecclésiastiques, depuis Heimont, évêque de Verdun, qui s'érigea en 1028, et fut confirmé par l'empereur Conrade II, le Salique, roi de Bourgogne, dans la seigneu-

rie temporelle de Dieulouard, en Gellamont, où il avait établi son château et son chapitre de son église Saint-Laurent, réuni environ 600 ans après, en 1062, à la primatiale de Nancy, et où les Bénédictins anglais entrèrent en 1606, pour se voir encore éteindre, ainsi que la seigneurie temporelle, à la révolution de 1789; tant l'instabilité des choses humaines est toujours successive, malgré tous les efforts et les anticipations du pouvoir, même ecclésiastique : mais les développemens de ces six temps ne peuvent se retrouver. On lui voit seulement trois gouvernemens successifs : la royauté, la république, la féodalité, appuyés chacun de l'empire suprême de sa religion. D'abord pour ses Rois, celle de leur Jupiter et de ses divinités demi-humaines, qui affermit si long-temps les empires des Grecs et des Romains; puis, pour leur république, celle de Teutates et de ses Druides, avec leurs sacrifices humains, aussi cruels que celui d'Iphigénie en Aulide, pour assurer la ruine de Troie au vaillant Agamemnon son père; enfin le catholicisme, si puissant dans son origine sur l'esprit des peuples et des rois, lassés de leurs antiques superstitions, dont les tristes rapports, encore trop prolongés avec les autodafés qui les ont malheureusement trop long-temps suivis, est venu, sanctifié par l'épiscopalité, soutenir cette féodalité ecclésiastique, dans laquelle Scarpone s'est éteinte, faute de secours temporels, militaires, de commerce et d'industrie.

L'histoire de ces siècles nombreux de son existence s'est ainsi éteinte avec elle, par le défaut de l'impression, devenue maintenant si utile à la civilisation des peuples, par les leçons qu'elle lui offre; et elle ne nous a presque laissé de cette ville antique, que ses noms successifs, qui nous désignent encore les degrés divers de sa décadence.

Après Serpane, Scarpone soutenue par les positions

environnantes de Jaillon, de Liverdun, des côtes de Sainte-Geneviève, de Saint-Pierre, de Mousson, de la montagne de Cuite, formait dans son temps une seconde ligne de défense pour cette Mettys et ces Médiomatriciens, comme les Leucois, au territoire desquels elle était adossée, dont Marsal, au milieu de son marais, appuyée sur son briquetage, formait la première ligne avec Kakeln-Phuhl, cette Tarquinpol, au milieu de l'étang de Lindre, retraite de Tarquin Sextus, ou Collatin, après leur expulsion de Rome pour leur tyrannie.

Ces forteresses protégeaient ensemble cette partie de la Gaule belgique contre les Gallo-Germains d'Alsace, dont les courses fréquentes harcelaient sans cesse les bords de la Moselle, outre ces irruptions des Germains d'outre-Rhin, plus rares sans doute, mais plus fâcheuses encore, par leur plus grand nombre d'ennemis, qu'elles offraient à combattre.

Soumise aux Romains comme les Gaules, sans perdre aucun éclat de sa splendeur, Scarpone avait soutenu deux fois les assauts des Allemands sans en être ébranlée. Dans le dernier même, ils avaient été mis en fuite sous ses murs, par Jovin, général de Valentinien, qui les avait poursuivis jusqu'à Dieuze. Elle avait résisté aux cinq cent mille Barbare, conduits par Attila en 451, quand enfin, en 906, les Hongrois la prirent et la saccagèrent.

Alors elle occupait cinq îles, qu'elle unissait par des ponts, et se continuait sur le rivage, auquel un pont-levis la joignait encore dans l'emplacement occupé depuis par Dieulouard. L'on dit même que la grande île avait tenu jadis au rivage, en forme de presqu'île, et qu'elle en fut séparée dans la suite, par des débordemens : mais ces deux noms prouvent le contraire, puisqu'ils expriment sa force, comme île gardée par le fleuve.

A cette époque de ce fameux désastre par ces Hon-

grois, elle perdit sa grandeur et sa force. Devenue, sous le roi Lothaire, l'appanage du comte Godefroy, ce petit souverain, sous les ruines de Scarpone, éleva ou répara un château fort, qui lui succéda ou lui avait déjà servi de citadelle. Dans l'île principale, que ses débris occupent encore aujourd'hui, il y réunissait un territoire dont l'enceinte enfermait sept lieues de tour, et comprenait le Scarponais.

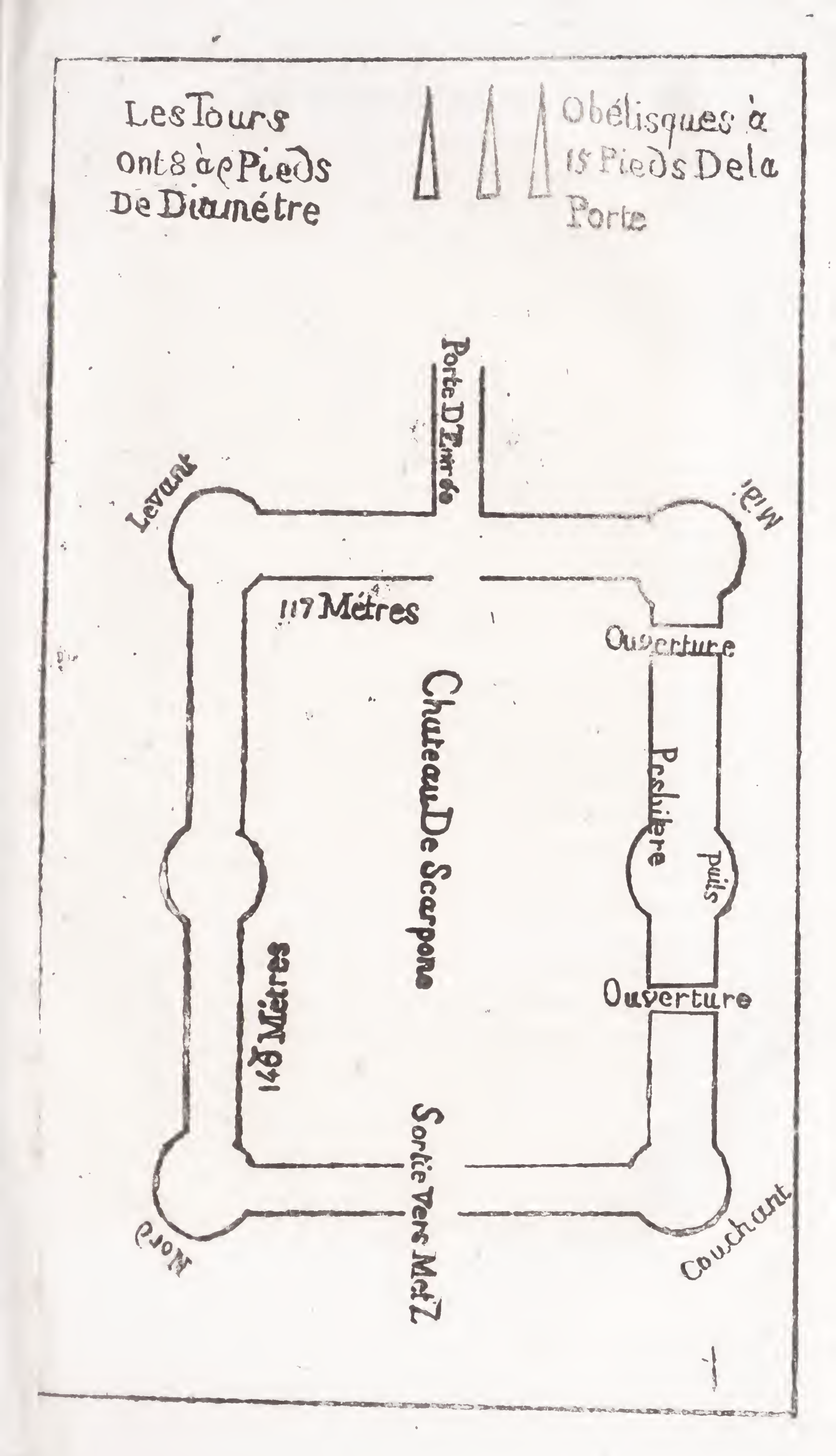
Cette île de Scarpone a près d'un myriare de surface; le château y formait un parallélograme de 294 mètres de long sur 162 de large, du sud au nord-ouest (*). Il était entouré de murs de 8 mètres d'épaisseur, flanqués de tours à leurs angles et à leurs centres. Il avait une porte au nord, sur la porte Serpenoise, qui venait de Metz. Il y en avait une au midi, au devant de laquelle on voyait trois pyramides, dont l'une était dédiée à Constantin-le-Grand, son ancien protecteur, en mémoire du séjour qu'il y avait fait. Une voie dite alors Appienne le traversait de l'une à l'autre porte, se joignant à celle venant de Metz, et allant jusqu'aux Vosges, passant par Toul et Langres.

Il y avait d'autres portes moins larges, au couchant, par lesquelles on allait à la rivière, pour rejoindre la route qui borde ce côté. Il n'en avait point au levant, toujours pour le rendre plus fort du côté de la Germanie, d'où lui venaient ses ennemis.

Alors la grande route de Metz à l'Alsace passait par Custine, celle de Dieulouard à Frouard n'était qu'une route détournée; on traversait seulement sur une barque la Moselle à Frouard, et Nancy n'était encore que le château de Nancay.

C'est ce fort de Scarpone et sa garnison qui, comman-

(*) Voyez la Planche.


Les Tours
ont 8 à 9 Pieds
De Diamétre
Obélisques à
15 Pieds De la
Porte
Porte D'Entrée
Levant
Midi
117 Métres
Ouverture
Chuteau De Scarpone
Perchiere
Puits
Ouverture
148 Métres
Sortie Vers Metz
Nord
Couchant

dée par la comtesse de Toscane Mathilde (*), cette héroïne célèbre par sa piété et son courage, épouse de Godefroy-le-Bossu, duc de la Basse-Lorraine, oncle maternel de Godefroy de Bouillon, dix ans après le passage des Hongrois, arrêta le roi Lothaire, déjà maître de la Lorraine, et qui voulait s'emparer du Scarponais.

A la mort de Godefroy, en 985, selon le Père le Bonnetier, ou en 1089, selon Moréri, son fils Frédéric eut en partage Scarpone et son territoire, avec le comté de Verdun, dont elle était devenue partie. Douze ans après, las de gouverner, voulant se retirer du monde pour vivre en paix dans un cloître (**), il donna le Scarponais et le comté de Verdun à l'évêque Haymont et à ses successeurs.

Ces évêques firent un bourg et un château fort de la partie de la ville de Scarpone qui tenait au rivage, et ils nommèrent ce lieu Dieu-le-Wart, c'est-à-dire Dieu le garde, d'où la corruption a formé le nom de Dieulouard.

Scarpone, par ses changemens de domination semblait devoir enfin participer à la paix de l'église, dont elle était devenue un apanage. Elle en jouissait effectivement, et deux siècles s'étaient écoulés, quand en 1229, Thiébaud II, comte de Bar, vassal de l'évêque de Verdun, pour le comté de Mousson, dont dépendait alors le château de Dieulouard, qu'il n'avait point défendu contre les Messins, comme il le devait, irrité de

(*) Mathilde, comtesse de Toscane, fille de Boniface, marquis de Toscane, et de Béatrix, fille de Conrad II. Cette princesse avait un grand zèle pour tout ce qui regardait les intérêts du saint Siège, dont elle prit courageusement la défense contre l'empereur Henri IV; auquel elle livra plusieurs batailles, quand il eut fait créer anti pape son chancelier Guibert, entretenant long temps le chisme dans l'église.

(**) Il se fit moine à Saint-Vaune.

ce que l'évêque son suzerain voulait l'en punir, vint ruiner et brûler entièrement Scarpone, selon l'usage barbare du temps.

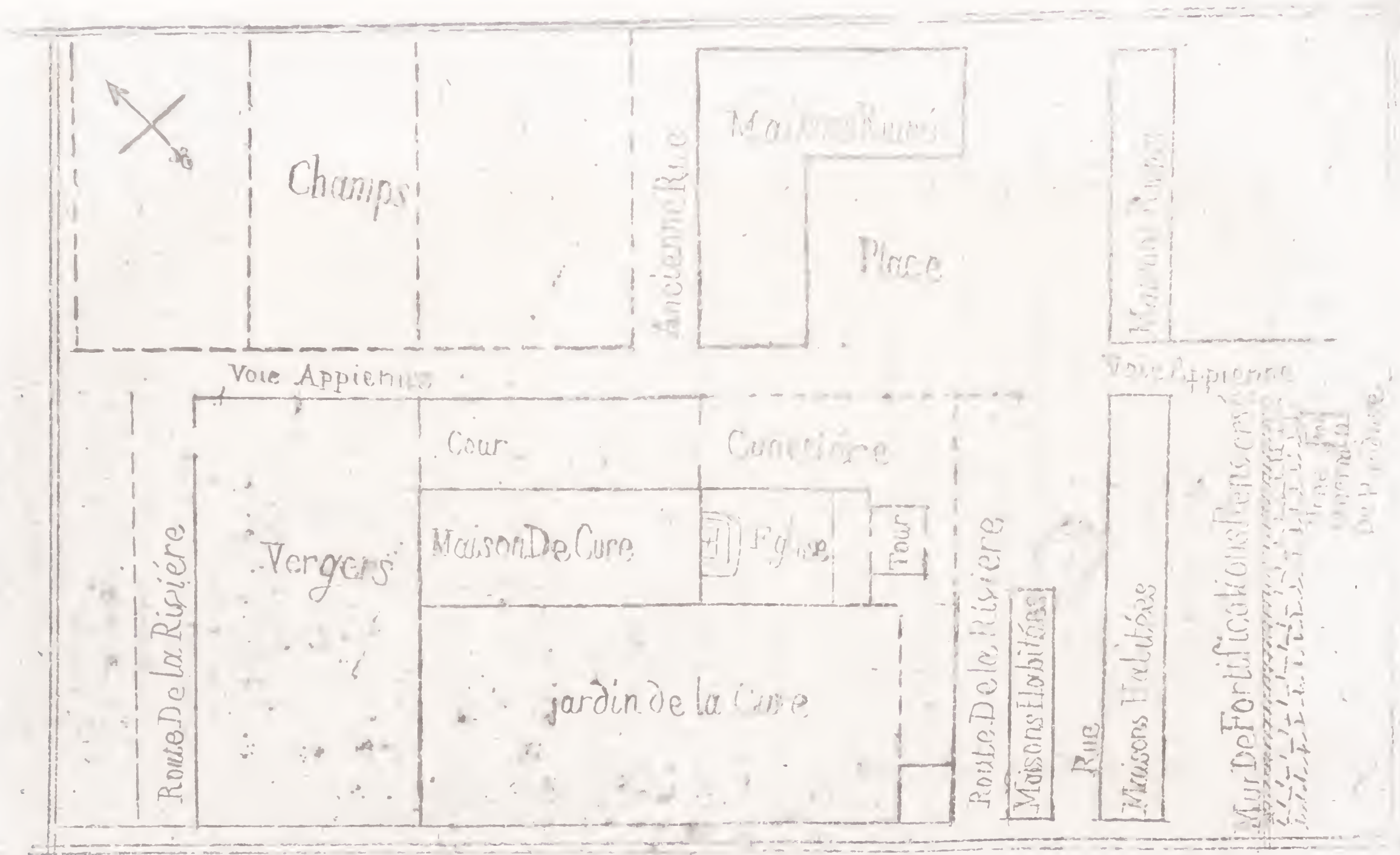
Le château de Dieulouard subit également presque le même sort, d'abord dans une représaille des Messins, qui le reprirent encore en 1115, après qu'il eut été rétabli.

Enfin en 1122, Etienne, évêque de Metz, l'assiégea et le réduisit en cendres.

Toujours relevé pour l'avantage de son poste, et toujours assiégé, le comte de Bar, en 1318, en renversa les murs, le reconstruisit de nouveau avec des murs crénelés, flanqués de tours casmatées. Il fut ainsi approprié aux nouvelles défenses qu'exigeait déja l'invention de la poudre et des armes à feu, par des canonnières, des fossés, des terrasses, et d'un pont-levis à l'entrée, à l'ouest.

Il subsista ainsi jusqu'au dix-septième siècle, depuis lequel il est tombé en décadence; mais ses restes sont encore en partie debout et habités, tandis que Scarpone, le centre du lieu, par son isolement de la rivière, s'est converti en un humble village, dépendant de cette nouvelle commune. Sa position, de formidable qu'elle était, n'offrait plus que du danger depuis l'invention des canons. Aussi son nom même, corrompu dans la langue rurale de ses habitans champêtres, s'est successivement changé en celui de Scarpone, et enfin en celui encore de Charpeigne, pnis Charpagne, plus modeste et trop peu digne des débris célébres qu'il renferme même aujourd'hui.

L'abandon insensible des lieux, la désuétude, l'ignorance, la cupidité, la succession continuelle de nouveaux dégâts, se réunissaient depuis long-temps pour en effacer tous les souvenirs, quand l'on apprit que le monument principal, les ruines de l'église, autrefois bâtie



PLAN DU VILLAGE DE SCARPONE

sur l'emplacement d'un ancien temple de Jupiter, dont on y reconnaissait encore d'anciens fragmens, devenues propriété particulière, allaient disparaître encore. Le soc de la charue, comme un nouveau Léthé, devait bientôt passer sur ce sol respecté des siècles, et en changer pour toujours jusqu'aux apparences.

La nécessité d'en reconnaître au moins la dernière situation, pour en former la fin de son histoire, a engagé la société royale académique de Nancy, en exécution des lettres de M. le Ministre de l'intérieur et des arrêtés de M. le Préfet Séguier sur les recherches des antiquités, à nous charger, M. Delabroise et moi, en 1819, d'aller visiter pour la dernière fois qu'on devait les revoir, ces restes de nos anciens désastres.

Empressés de nous y rendre, arrivés à la vue de cette île jadis si importante, adossés au rocher de Dieulouard, dans lequel M. Bromblet, de ce lieu, a trouvé, en 1806, à trois mètres de la superficie, le squelette d'un homme pétrifié et d'une taille extraordinaire; assis sur le champ de bataille même, où nos ancêtres appuyant les Romains, conduits par Jovien, défirent les Allemands et les dissipèrent, sans leur donner le temps de se rallier; M. Delabroise, inspiré par ces grands souvenirs, a d'abord dessiné au trait la perspective de Scarpone.

Là, à côté d'une vieille tour, l'on n'apercevait plus que de chétives habitations, mêlées de mazures, au lieu de cette ville imposante, ou de ce château formidable qui en avait imposé si long-temps aux peuples d'alentour, et souvent avait arrêté les irruptions des Barbares.

Pour y aborder, ce n'étaient plus ces ponts-levis qui y liaient la voie romaine, jadis l'orgueil de la contrée : une mauvaise barque, à peine suffisante pour les hommes n'offrait aucune ressource pour les voitures. Le foin récolté, entassé sur les rives, était forcé d'attendre la baisse de la rivière pour hasarder le gué, que les bes-

tiaux rentrans étaient presqu'obligés de traverser à la nage, et la population avait fui cette terre, privée de toutes les facilités de communications.

Parvenus sur le rivage, qui semble maintenant le séjour de la mort, nous n'avons plus trouvé que des murs à moitié debout, des remparts démolis et arrachés jusques dans leurs fondemens, parmi les moellons desquels on remarque des urnes cinéraires beaucoup plus antiques.

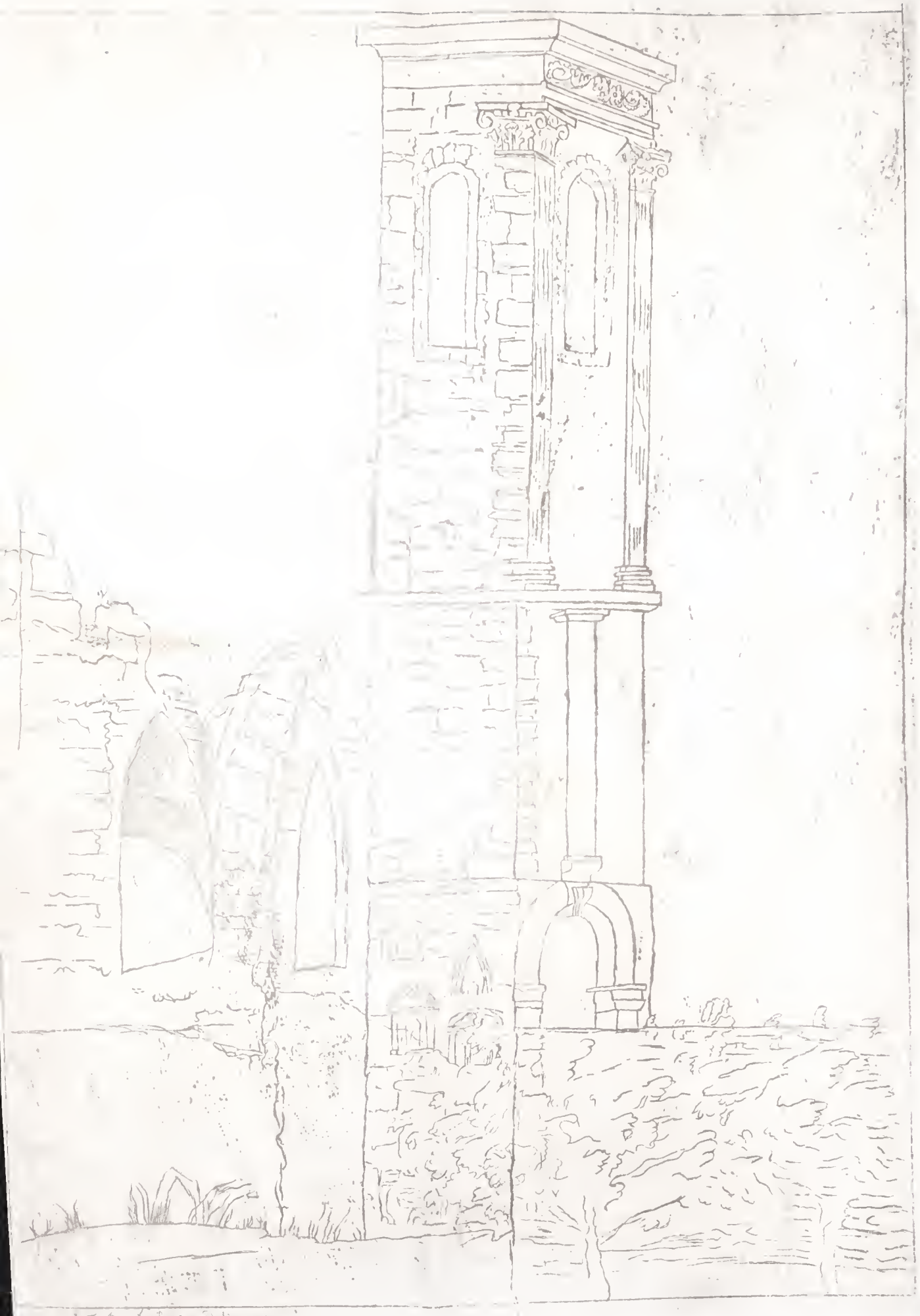
L'intérieur présente des maisons en ruine et détruites, à côté d'autres à peine habitables, s'alignant sur les restes des anciennes rues, en partie labourées, en partie encombrées de monceaux de pierres et de buissons sauvages.

Une église à demi renversée y montre son caveau entr'ouvert, par l'enfoncement de sa voûte; sa tour, réduite à ses murs nus et déjà ébranlés (*), se soutient à peine au milieu d'un cimetière actuellement sans enceinte, livrant les tombeaux épars à la pâture de quelques animaux presque perdus.

Le prêtre y a délaissé son autel depuis long-temps désert. L'emplacement du temple est vendu : l'on va effectivement achever de le démolir, et trois ou quatre familles habitant encore au milieu de ces décombres, n'attendent que l'instant propice de transplanter leur demeure dans un séjour moins funèbre.

« Hélas ! autrefois il faisait bon ici, nous dit en nous » abordant une vieille femme, qui nous parut d'abord » seule et sortir de ces tombeaux; mais depuis, l'on a » dans ce désert loué jusqu'à ces ronces et ces chardons » sur ces emplacemens des anciennes rues, qui faisaient » naguère la ressource du pauvre, pour ses nourris.

(*) Voyez la Planche.



J. F. De Latroi, Delineavit

» Cette rivière, qui nous sauva jadis de la fureur des » Huns, ne peut plus maintenant nous mettre à l'abri » des petites cupidités locales. Nous allons enlever tous » ces matériaux, pour en cultiver le terrain que nous » avons acheté cent écus, tel qu'il est. »

Pour cent écus, les restes de l'antique Scarpone allaient disparaître de dessus la terre ! !

A ces mots, plus empressés encore de tracer l'image de ces derniers restes des lambeaux de cette ville, qui exista trois mille ans avec tant de gloire, et qui allaient s'évanouir entièrement, M. Delabroise s'est hâté de dessiner et l'église, et la tour, et les antiques qui y sont incrustés.

Ces esquisses en donneront mieux l'idée qu'aucune description (*). D'abord, la face de la tour est ornée de deux pilastres cannelés, avec leurs chapitaux d'Ordre Composite, surmontés d'une corniche avec frise, mais de deux dessins différens : ce qui annonce que ce sont des débris rassemblés. Une moitié porte une dentelle, et l'autre un rinceau.

Ces pilastres doivent être nécessairement du temps des Romains, parce que depuis, le style Gothique a toujours régné dans ce pays, excepté dans ces dernières années du dernier siècle. Au milieu de cette face, au-dessus de la porte, il se trouve une colonne de marbre presque noir, posée entre un soc et un chapiteau qui ne lui appartiennent pas : mais déjà ces objets annoncent des débris d'une ancienne grandeur, et avoir appartenus à des édifices distingués.

Sur cette face sont aussi plusieurs statues brisées, portant des habits gaulois ; et parmi lesquelles on croit reconnaître un sacrificateur armé de son marteau, pour assommer les victimes, et une prêtresse à ses côtés.

(*) Voyez les Planches 2, 3, 4, 5.

Plusieurs A, initiales du nom d'Antonin, annonçent que la gloire de cet empereur fut célèbre dans Scarpone.

Sur la face orientale, on voit, dans son milieu, une statue de Gaulois dans une niche. Il a un bâton augural et une lampe sépulcrale; c'est sûrement un chef des augures, faisant quelques cérémonies funèbres.

Les autres statues sont presque toutes mutilées : on y remarque cependant une tête de lion et le corps d'un Mercure; il tient encore à la main la bourse de ce dieu.

A l'angle méridional, en bas, on reconnaît deux jambes d'un assez beau style, dont l'une est d'une femme assise et de grande taille; l'autre est debout, et ne paraît pas avoir appartenue à la même statue.

Dans le milieu se trouve placée une meule à moudre du grain, semblable à celles des potiers, pour le volume; c'est une de celles que les Romains portaient à la guerre : c'est celle de dessous dans le moulage. Elle est à rebords, son fond est cranelé; elle a un trou pour l'écoulement de la farine. Elle est de lave volcanique spuméfiée, telle que celle de Kreutznach, ou d'Essay-la-Côte, près de Remberviller, avec laquelle elle a beaucoup de ressemblance par sa couleur rouge.

Elle paraît avoir peu servi. Elle a 15 pouces de diamètre, son rebord a 2 pouces de largeur; elle en a 4 d'épaisseur. Elle a un trou dans son milieu, pour placer le piquet qui la fixait sans doute sur la terre. A côté, on distingue encore la place de celle de dessus, qui a été enlevée depuis peu; cette place étant plus blanche que le reste du mur.

C'est sur cette face orientale que se trouve la figure qui a été prise pour une statue de Jupiter Ammon. C'est une statue dont la tête a été cassée et remplacée par deux cornes d'Ammon (*), mises de chaque côté

(*) Coquillages de ce nom.

d'une pierre pointue. Ce sont ces cornes fossiles qui, de loin, ont fait prendre cet ensemble pour la statue d'un Jupiter Ammon.

Sur la face occidentale il y a cinq urnes cinéraires, dont les portes sont ouvertes et l'intérieur vide; elles sont faites en forme de petites maisons, dont le toit est en pente des deux côtés. Sur l'une d'elles il y a une guirlande de myrthe et deux colombes qui se bectent; c'étaient, sans doute, celles de deux tendres époux, distingués dans les temps antérieurs à notre ère, ou le désir de mettre après leur mort les corps des grands à l'abri des irrévérences ou profanations des vivans, et de faciliter la conservation de leurs restes à leurs familles ou à leurs amis, en les faisant réduire en cendres, sur des bûchers honorables, comme un devoir de la reconnaissance et de la vénération qu'on leur vouait, faute d'avoir les facilités et les moyens d'en faire par l'embaumement, comme les Egyptiens, des momies éternelles, qui restaient la consolation de ceux qui leur étaient attachés.

C'était une sorte de perfectibilité sentimentale de ces temps antiques, plus prévoyante à la vérité contre les subventions politiques, si fréquentes dans tous les âges et chez tous les peuples d'alors; mais elle était moins naturelle que l'usage originel des temps primitifs, conservé chez les Chinois, de les placer dans les maisons, dans une sale ou dans une chambre dite des ancêtres, derrière une tapisserie qu'on soulève avec piété, pour les revoir encore.

Ces diverses méthodes, toutes humaines, inspirées par des sentimens respectables, ont été remplacées, depuis le catholicisme, par l'usage bien plus religieux et bien plus historique de nos caveaux et de nos cimetières; où le signe de la foi, placé sur chaque tombeau, rappelle à la postérité au moins les noms de ceux qu'ils

renferment, dans des épitaphes analogues; tandis qu'avant l'établissement de notre religion chrétienne, toute pénétrante d'un saint avenir, les tombeaux et les cimetières restaient muets pour le présent et le futur.

C'est ce dont nous donne encore une preuve évidente, près d'Autun, un ancien cimetière du temps des Romains, qui en porte encore le nom, et où l'on ne retrouve plus qu'un champ stérile et nu, où les vivans ne peuvent plus rien apprendre des morts qu'il renferme.

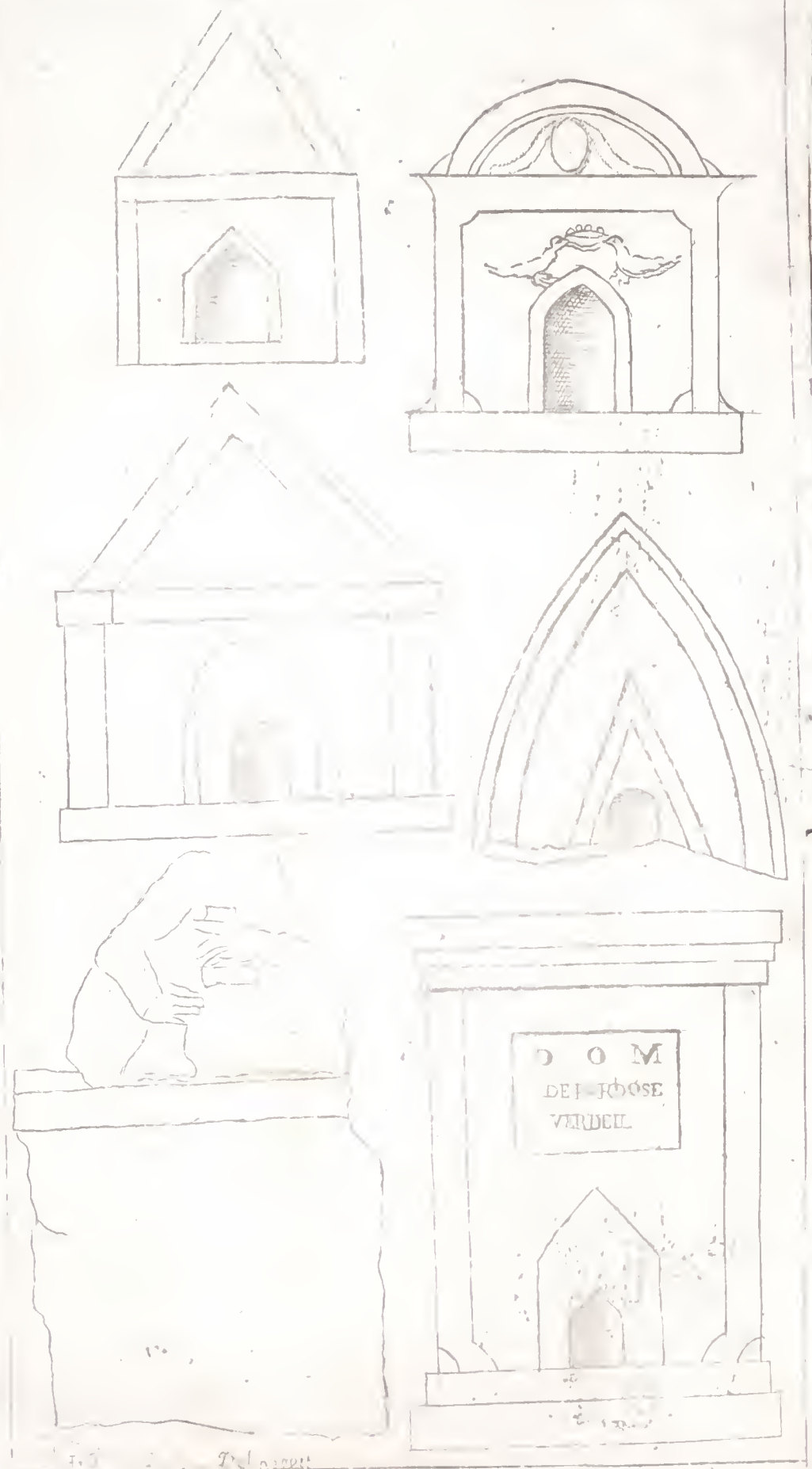
A son aspect, on croit presque que ceux qu'il a dû recevoir dans son sein avaient dit à ceux qu'ils laissaient après eux, comme Diogène mourant à ses amis : « Jetez mon cadavre sur cette surface, sans m'enterrer; » mettez-moi seulement un bâton à mon côté, pour » que je puisse en chasser les oiseaux et les bêtes fé- » roces qui viendraient pour me dévorer (*). »

Parmi ces urnes cinéraires de Scarpone, il y en avait une qui servit de moellon dans le vieux mur de rempart arraché, sur laquelle il y a une inscription déjà rapportée par M. Mansuy, dans sa notice. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette inscription, commence comme les nôtres, par les trois lettres D. O. M., qui, dans ces temps reculés, signifiaient déjà, sans doute, la même chose que les nôtres. Le reste ne contient que les noms, PARDOSÉ, VERDEIL. Dans ce dernier, le D est un peu effacé, mais il se reconnaît en partie.

Pour les autres, elles ne portent de même aucuns noms qui puissent indiquer ceux dont elles ont pu ren-

---

(*) Rapporté par Cicéron dans le livre 1er de ses Tusculanes. « Hic jussit cadaver suum inhumatum abjici. Querentibus que ami- » cis volucribusne et feris corpus suum dilaniendùm vellet reliqui? » minime, inquit, sed baccillum apud me, quo illas abigam, ponite, » irridens amicorum, etc. »



URNES CINERAIRES

fermer les cendres. Celle seule où se trouvent les deux tourterelles, semble avoir dû être celle de la reine Serpinia et de celui auquel son cœur fut uni, dont l'histoire ne nous a point conservé le nom ni les souvenirs, ou de quelques autres des reines antérieures aux temps catholiques, et dont les souvenirs sont perdus.

Pour ces cent écus d'acquisition, dont la vieille femme a parlé, on pouvait encore racheter le tout et le laisser sur place; mais déjà à moitié tombé, il a paru plus expédient, à la démolition, d'acheter simplement les antiques, pour les conserver plus sûrement dans le Muséum de Nancy.

Un M. Mansuy, de Dieulouard, frère de l'ancien maire, auteur de la Notice sur Scarpone, nous a aussi montré une pierre d'un bas-relief d'un dieu faune, Pan ou Priape, tenant d'une main un phallus; derrière est Palès : mais les têtes sont brisées.

Ce morceau est en pierre de Tincry, très-employée aujourd'hui en blocs de toutes grandeurs : il paraît avoir appartenu à un autel de jardin, qu'il surmontait, et où il était vu des deux faces.

Il annonce aussi que Serpane a eu autrefois des habitans riches et distingués, comme doit naturellement le faire présumer l'ancienne capitale, dans son origine, d'un petit royaume qui a dû avoir ses rois, puisqu'il a eu ses reines, telles que Serpinia et autres sans doute, avant d'être devenu un comté sous la célèbre Mathilde.

Il est reconnu que la plus grande partie des débris de cette ville a été jetée à la rivière, pour pouvoir cultiver le terrain.

M. Mansuy nous a assuré que les petites îles qui entourent Scarpone ont aussi leurs bords couverts de ces ruines, et que le fond de la rivière, entre chacune et le courant, entre Dieulouard, en sont remplis aussi;

tellement que, dans les eaux basses, on y ramasse une grande quantité de médailles.

Il dit à ce sujet qu'il y en eut jusqu'à des centaines, d'argent, de ramassées par les ouvriers. M. Mansuy a aussi trouvé une petite statue d'Harpocrate, en bronze (*).

Nous ne pûmes quitter ces lieux, si riches en souvenirs, sans chercher à nous indemniser de ce que nous ne pouvions y voir, par la lecture des descriptions des fouilles faites, par le prieur Le Bonnetier, curé de Scarpone, et consignées dans son manuscrit sur Scarpone et le Scarponais, déposé à la Bibliothèque de Nancy. Nous nous étions munis, comme d'un guide, de ce livre précieux, la seule ressource pour retrouver une histoire intéressante, peu connue et même oubliée ; et qui pouvait seul exhumer pour nous de leurs cendres, en ce moment, ces ruines ensevelies depuis neuf siècles, sous les débris qui les couvrent. Il fait seul jouir la postérité du tableau de leur ancien état, et de leurs vicissitudes successives, qu'elle avait cru perdues pour elle.

« Là, nous dit-il (c'est le passage lui-même qui » va nous instruire), deux ou trois espèces de ruines » différentes l'une de l'autre s'entassent épaisses de 10 » à 15 pieds l'une sur l'autre, couvrant la terre vierge, » qui est au fond, et sur laquelle les premières maisons » ont été fondées.

» Leurs débris sont mêlés avec des fragmens de vais- » seaux de terre, de tuiles, même des autels, des tables » de pierre, des figures des divinités païennes, Jupiter, » Mercure, Esculape, Cupidon ; des instrumens dont on » se servait dans les sacrifices.

» Tous ces objets, avec des médailles Romaines, des » Antonins surtout, se rencontrent avec des étuves,

(*) Harpocrate, dieu du silence.

» des cendres, des charbons; ils occupent au moins » 5 à 6 pieds de hauteur, et jusqu'à 10 ou 12, et même » jusqu'à 15, au-dessus du sol originel.

» Ces premières ruines sont surmontées par d'autres » différentes, encore occasionnées par un incendie gé- » néral qui consuma toutes les maisons, granges, écu- » ries, étables, avec tout ce qu'elles contenaient.

» Dans les différentes fouilles qui y ont été faites, » on y a trouvé du blé en grains noirs cuits, mais non » brûlés. Il en a été ramassé en six endroits différens, » que j'ai conservé dans des boîtes.

» Je conserve de même des grains de navettes et quel- » ques brins de paille trouvés en terre, à deux pieds de » profondeur, dans un endroit incliné à côté de la » grande route Romaine, où les eaux ne peuvent crou- » pir ni entrer facilement dans la terre.

» Dans les ruines des maisons, des étables, on trouve » des squelettes de corps humains, des carcasses de » bêtes, par douze, quinze, etc. Dans une étable assez » étroite, on reconnaît les os de bœufs, par la grosseur » des têtes et des noyaux des cornes. J'en ai vu en plu- » sieurs endroits, au-dedans et au-dehors du village de » Scarpone, à 3 et 4 pieds dans la terre. On ne trouve » point plus bas dans les ruines des maisons de pareils » magasins. On reconnaît que ces carcasses couchées les » unes à côté des autres, étaient des bêtes mortes là où » on les voyaient. »

Elles y avaient sans doute été ensevelies dans le renversement des maisons de Scarpone par les Hongrois, en 960; il y avait 932 ans.

« Toutes les fouilles ainsi faites indiquaient que la » place de Scarpone avait été généralement incendiée » deux ou même trois fois; et qu'après les premières, » on avait rebâti sur leurs ruines d'autres maisons, d'au- » tres étables, et chacun selon son goût ou ses moyens.

» Ce qui le prouve, c'est qu'on trouve dans la terre, » à 6, 8 et 10 pieds, ou même plus bas, des médailles et » autres antiquités Romaines, qu'on ne retrouve pas si » fréquemment en ne fouillant que 3, 4 ou 5 pieds de » profondeur ; comme dans le fond du terrain nous » n'avons jamais trouvé de pareils amas d'os d'animaux.

» Ceux des citoyens qui furent épargnés, à qui l'on » n'ôta pas la vie, n'eurent d'autre parti à prendre » que de sortir pour toujours de Scarpone ruinée et ren- » due inhabitable, tant à cause de la destruction de ses » ponts, que de celle de leurs propres maisons.

» Dans un dernier incendie les murs du clocher fu- » rent calcinés : le pays Messin fut dévasté à la même » époque, depuis l'an 1006, jusque l'an 1012.

» Dans tous les temps et dans toutes les circonstances » critiques, la rivière de la Moselle a fait la principale » défense de Scarpone. Il paraît que les Romains en ont » jugé de même, et qu'ils en ont profité. Ils partagè- » gèrent les eaux en quatre branches dans la plaine » de Scarpone, comme en autant de retranchemens » particuliers, avec des ponts-levis, où ils firent passer » leur voie militaire de Toul par Scarpone et Metz.

» Ils s'avisèrent aussi de fortifier les montagnes et les » plaines de la gauche de cette rivière au midi, comme » nous avons démontré qu'ils avaient fortifié le côté » droit d'à-côté du nord. C'est ce qu'ils firent par le » camp de Terme, avec les citadelles de la montagne de » Cuite et de Penneval, sur les rochers escarpés où Scar- » pone a pris naissance. »

C'est-à-dire, sans doute, qui ont précédé Scarpone, pour l'établissement des forces du Scarponais.

» Ces anciennes forteresses et leurs fortifications oc- » cupent toute cette montagne, notamment dans les » terres du finage de Blénod, au nord de Cuite et de » Penneval.

» Tous ces ouvrages sont à l'occident de Scarpone, en » remontant au côté méridional de la Moselle et de » Serpane, ainsi que des grandes prairies, le long du » grand chemin de Metz à Nancy.

» On y voit des retranchemens remarquables : en » commençant au lieu dit Le Billeux, et continuant à » marcher le long de la grande route, deux retranche- » mens la défendent; l'un sur lequel elle est assise, et » l'autre immédiatement au-dessus, dont les grands es- » carpemens sont très-remarquables.

» Ils continuent jusqu'après le village de Belleville, » au-delà duquel ces terrasses sont encore un peu visi- » bles en quelques endroits. Mais arrivé au bois, en » quittant la route pour y entrer, l'on y voit un large et » profond fossé, dans lequel est un chemin de voitures, » qui passe directement et uniment à travers cette por- » tion de forêt, jusqu'à la rencontre du grand vignoble » de Marbache.

» Dans cette forêt, à quelques distances, du côté oc- » cidental de ce chemin, gissent des rochers extrême- » ment hauts et escarpés, que l'on voit de fort loin, et » qui dépassent de beaucoup les plus hauts chênes.

» Je ne puis attribuer qu'aux Romains la main d'œu- » vre de ce chemin couvert, dans le fond d'un fossé et » d'une forêt. Au-dessus de ces grands rochers, du côté » occidental, la tête de la montagne est bien applanie. » Toutes ces circonstances font croire qu'il y avait là » haut un camp Romain au commencement d'une es- » pèce de désert, qui régnait de part et d'autre de la » Moselle, proche sa jonction avec la Meurthe.

» Aussi depuis Belleville jusqu'à la place où l'on a » bâti Nancy, ce n'était qu'une forêt, dont il reste en- » core la plus grande partie aujourd'hui. Le passage de » Pont-à-Mousson était par Liverdun. Cependant il y » avait quelquefois une nacelle à Pompey, pour y pas- » ser la Moselle.

» L'on peut être étonné que tant de montagnes du » Scarponais et des environs aient été des fortifications » Romaines ; on invitera à faire attention qu'elles ne » sont que des bagatelles en comparaison de celles que » l'empereur Valentinien fit construire sur les rives du » Rhin, depuis la Suisse jusqu'en Hollande, et aux bords » de l'Océan dans les Gaules. C'étaient des fortifica- » tions énormes de châteaux forts, de tours, qu'il fit » alors édifier ; des forteresses même au-delà du Rhin, » sur les frontières des Barbares. »

C'est ainsi, qu'avec Le Bonnetier, l'on voit encore tout le système militaire de ces anciennes fortifications du pays ; ce qui a échappé à Don Calmet. Il décrit celles de Norroy, de Vendières, de Perny. Le camp dit de Châtillon, le camp Romain, près le grand chemin, entre Jaillon et Avrainville, appellé par ceux du lieu la plaine de Késer, ou de César, dont il donne encore ainsi la description, qui nous détaille ce qu'on n'y voit plus qu'en ruines en partie détruites et disparues (*).

« Il est environné de murailles avec des fossés pro- » fonds; les médailles y sont fort communes, surtout les » posthumes ; on y déterre fort souvent des ossemens de » morts, avec des urnes sépulcrales. Les vestiges de ces » murailles sont encore aujourd'hui sensibles, si l'on » ouvre un tant soit peu la terre. »

Le Bonnetier donne aussi la figure d'un autel d'Hercule, trouvé dans les carrières de Norroy, et qui est maintenant près la porte d'entrée de la Bibliothèque publique de Nancy.

Il semble chercher aussi dans les traits de ce héros mythologique, quelques rapprochemens avec le portrait

(*) Voyez *les Ruines des Camps Romains de Ludre et de Jaillon* par l'auteur de celles de Scarpone. C.-L. M.

d'Attila qu'il donne ainsi, pour faire connaître ce redoutable ennemi, auquel échappa Scarpone.

« Sa figure seule, dit-il, était terrible; il était de petite » taille, mais il avait la démarche fière, la poitrine » large, la tête grosse, les yeux petits, vifs et toujours » en mouvement, le nez plat, la barbe claire, les cheveux gris, le teint brun marquant son origine; et tels » sont les Tartares. »

A ce détail, on croit voir le formidable roi des Huns sous les murs de Scarpone, obligé d'abandonner cette conquête qui l'arrêtait trop long-temps, pour passer vers Metz qui le presse à son tour. On se plaît aussi à voir le Castrum Vabrinse, la Voivre; de là, on passe avec lui au grand chemin de la reine Brunehaut, qui traverse l'étang de Lindre, Tarquinpol, Marsal, Manwé, Moivron, et de Scarpone à Watronville, dont le château fort fut aussi remarquable.

Tel est le pouvoir magique de ces souvenirs écrits, qu'au milieu des restes même de Scarpone, assis sur ses ruines enfouies, l'on parvient à les entrevoir, à les contempler, pour ainsi dire, à dérouler leur histoire, à s'en rendre en quelque sorte contemporain. On est présent à ses révolutions, on s'identifie à leurs temps, à leurs phases; et sans sortir de ce lieu mémorable, on distingue tout ce qui y correspondait, en contribuant à sa force et à sa célébrité.

Les âges écoulés s'y représentent avec leurs mœurs diverses à chaque période. On croit y voir encore sur le sol primitif, après l'état originel des hommes, comme le dit César, ces Gaulois sur lesquels la théocratie des Druides avait toute l'autorité spirituelle et civile, ne laissant que les armes à la noblesse, et la servitude imposée ou volontaire au peuple.

Ces Druides, sous leur pontife absolu, comme les Atlantes, leurs instituteurs, semblent y faire respecter

encore leurs décisions, par la crainte de l'interdiction de leurs mys ères. Leur autel de sang y paraît fumer ; leurs bûchers se ralument sous ces idoles d'osiers, remplis d'hommes, quelquefois même innocens, dévoués à apaiser, par leur supplice sacré, la colère des dieux qu'on peignait cruels, pour les rendre plus redoutables : comme si des êtres divins, qu'on doit regarder comme parfaits, peuvent être réellement cruels et féroces; ce qui serait la plus grande de toutes les imperfections. Mais ces prêtres Druides répandaient ces idées parmi les esprits ignorans, toujours trop crédules, pour mieux les asservir par l'épouvante. Hélas ! c'était l'image du culte d'Anthé, formant à Neptune un temple de crânes humains, pour se rendre ce dieu propice : comme si un dieu pouvait aimer la destruction des hommes par les assassinats.

Chez ces intelligences Gauloises ainsi enchaînées, la naissance comme l'année y comptait ses jours par la nuit, qui règne dans l'empire de Pluton, dont ils prétendaient être sortis ; oubliant que ce mot Pluton signifiait originairement le pays du froid rigoureux augmentant ; c'est-à-dire le pays glacé du nord, πλουτοντος, dont le nom fut pris dans la suite pour celui d'un enfer, où il fallait toujours se tenir près d'un feu ardent; en style poétique, se rôtir, pour ne point être gelé.

Les lois et les usages y formaient aussi réellement, par leur barbarie, autant que la constitution physique des lieux, par la longueur des nuits, plus froides encore que les jours, un véritable enfer ; puisque l'hymen, aimable partout ailleurs, y serrait ses nœuds par des chaînes cruelles qui, donnant droit de vie et de mort aux époux sur leurs femmes et leurs enfans, ne leur inspiraient d'autres sentimens que la crainte, qui leur tenait lieu des douces affections de la nature.

Les funérailles aussi férocement magnifiques, s'é-

clairaient par des bûchers qui consumaient avec le corps du défunt tout ce qu'il avait de plus cher, jusqu'aux animaux, aux esclaves et aux affranchis qui l'avaient servi.

Au-dessus de ces premières ruines de cette variable Scarpone, au milieu des secondes, la scène s'adoucit sous l'empire des Romains; alors, déjà les sacrifices d'animaux, seuls offerts en holocaustes, commencent à faire aimer la reconnaissance des dieux devenus bienveillans, après n'avoir été d'abord adorés qu'en tyrans, par des mortels terrifiés en leurs noms.

Déjà le divorce seul y éteint le flambeau de l'amour conjugal mieux connu, au lieu d'en allumer un bûcher homicide. L'amour paternel retrouve ses droits si long-temps oubliés, et fait renaître l'amour filial; enfin le tombeau est devenu une espérance pour le défunt.

Sur les troisièmes ruines, les restes du temple catholique, bâti sur les débris du temple païen, montrent enfin l'époque du ralliement des esprits adoucis par les lumières de la raison; à ce culte dont la morale est devenue toute de miséricorde, de paix et d'amour; à l'extinction superstitieuse étouffée entièrement, après cependant encore la suppression des bûchers de l'inquisition, qui avaient, en 1524, fait brûler vivant sur un autodafé, comme les Templiers en 1311, ce Jean Châtelain de Metz, qui a chanté Scarpone et la chronique de Metz, pour avoir répandu quelques sentimens Luthériens, tolérés et appuyés dans tant d'États maintenant.

Depuis, il est vrai, à Scarpone comme dans le reste de la chrétienté, la nature elle-même, d'accord avec cette religion qui vient dominer dans les mœurs avec elle, se voit restituer ses droits détruits par les usages antiques des Gaulois: mais les révolutions politiques ne sont point arrêtées.

Malgré la jouissance de cette favorable situation de ces derniers temps, Scarpone se trouve maintenant détruite, même comme simple village de Charpaigne, et pour la troisième fois, comme ville, après 3000 ans d'existence, dont 1833 de christianisme.

Son château de Dieulouard lui-même l'a été quatre fois en 720 ans.

Oh! combien de grandes pensées, ces triples et quadruples débris entassés si près de nous, rappellent à l'esprit méditatif, sur les diverses métamorphoses qu'ont éprouvées la vie, la sociabilité, la perfectibilité et les religions des hommes et des peuples, et par suite conséquente et inévitable, leurs lois, leurs mœurs et leur bonheur.

Passé, voilez vos pages honteuses!
Présent, vous n'êtes qu'un songe!!
Avenir, instruisez vous!!!

Que vous êtes heureux! habitans de ces grands mondes divers, qui planent au-dessus de nos têtes, dans des marches si étendues qui vous constituent des années si longues en comparaison de la nôtre; comme votre grandeur s'élève si éminemment au-dessus de nous, relativement à la supériorité des diamètres de vos globes immenses sur celui de notre terre chétive (*). Aussi la

(*) La révolution d'Herschel, dit aussi Uranus, autour du soleil, faisant son année de 83 ans et 4 mois des nôtres, la vie des hommes doit par conséquent, comparativement à la nôtre, qui peut aller au plus à 100 de nos années, y être de près de 8000 de nos ans; et la grandeur de son diamètre étant de quatre fois et demie celle du diamètre de la terre, celle de ses habitans doit être de 22 à 24 pieds, la nôtre étant de 5 1/2 à 6 pieds.

La révolution de Saturne étant de 29 ans 5 mois de nos années, la vie de ses habitans doit y être de près de 2900 de nos ans; et son diamètre étant de 10 fois la longueur du notre, ses habitans doivent avoir 60 pieds de haut.

La révolution de Jupiter étant de 11 ans 10 mois formant son

vie patriarchale de ces milliers de nos années dont vous jouissez, donne à toutes vos œuvres une stabilité immuable, qui vous assure un bonheur inconnu et impossible pour nous, qui ne sommes près de vous que des enfans, tels que les peuples de notre lune et des vôtres en sont près de nous et près de vous, comme pour nous consoler de notre infériorité, ils n'ont qu'une vie plus éphémère, faisant des œuvres qui le sont plus encore.

Aussi les villes, les monumens qui fournissent aux fastes de vos histoires, sont perpétuellement présens à vos yeux, tandis que les nôtres ne faisant que paraître comme les décorations d'un théâtre, ne nous laissent après eux que l'oubli et le néant de tous nos efforts.

Vos mœurs sont toujours dans leur pureté originelle,

---

année, la vie de ses habitans doit y être de près de 1100 de nos ans aussi ; et la longueur de son diamètre étant de 11 fois celle du nôtre, ses habitans doivent avoir environ aussi 66 pieds de hauteur.

Le Soleil, d'après les observations d'Herschel et la supériorité de ses télescopes, n'étant qu'un noyau opaque, enveloppé de nuages lumineux formant son atmosphère radieux sans chaleur, tel que le ver luisant, ne procurant la chaleur que par la réflexion de ses rayons sur les surfaces concaves et laissant glacés les sommets des hautes montagnes, est aussi habitable et habité ainsi que les planètes. L'écart de son centre par les attractions de ses planètes lui procurant une révolution, dont le diamètre est deux fois de la longueurdu sien, et devant durer par conséquent autant que celle des planètes dont l'ensemble est nécessairement de l'étendue de la plus longue d'entre elles, les 83 ans 4 mois de celle d'Uranus. Ses habitans doivent vivre par conséquent comme ceux d'Uranus même les 8000 ans que ces années forment des nôtres, pour avoir une existance analogue à nos cent ans. Son diamètre ayant 111 fois la grandeur de celui de notre terre, ses habitans doivent par conséquent avoir proportionnellement 666 pieds de hauteur, ou au moins 600 pieds. Ces conséquences doivent s'appliquer de même approximativement à toutes les étoiles fixes, ainsi qu'à leurs planètes et aux satellites de leurs planètes, où doivent être aussi des habitans proportionnés, comme dans notre monde d'après la régularité du plan de l'univers, et à la plus grande gloire du créateur.

votre perfectibilité sans altération, et vos lois toutes paternelles ainsi que vos gouvernemens, sont à jamais immuables comme votre félicité; votre religion primitive se conserve également par la maturité de votre antique sagesse, près de laquelle la nôtre n'a pu être que la variabilité des petites existences.

Aussi sans doute il n'a pas fallu pour vous de Rédempteur à vos égaremens, qui n'ont pas multiplié comme les nôtres les différens temples les uns sur les autres, dans tous ces mondes si variés et si innombrables de ce vaste univers, dont cette seule réflexion devient le plus digne hommage au grand être qui l'a formé.

Hommes de la terre, si vous voulez aussi parvenir comme eux à faire à la suite des œuvres plus durables que les vôtres actuelles, songez enfin à vous acquérir une amélioration de perfectibilité proportionnelle à la leur dans votre union paisible, fraternelle et universelle.

Qu'on serait content si tous ceux qui souffrent des variabilités et des contradictions quotidiennes, qui changent si généralement tout ce qui devrait être stable sur cette terre, pouvaient à leur gré se transporter dans un de ces grands globes à leur choix! Combien il y aurait ici de contrées vides et de localités désertes!!!

NOTES.

Les notes ont des sens comme les autres mots ; et de même que celui de tous, le sens des noms de toutes les langues se trouve par leur traduction métonomasique de la langue primitive, originelle et babylonienne, conservé dans langue chinoise.

Voici par cette méthode celui des noms qui figurent dans l'histoire de Scarpone. Les numéros qui les accompagnent sont ceux de la série des mots cités dans le dictionnaire chinois de M. de Guygnes.

(1) Serpine, se-y-pa-nie, 1436—3437—2397—3383. Difficile-à prendre-le fleuve-la tient. (Dans ce temps la Moselle était plus forte.)

(2) Serpagne, se-y-pà-ke-nie, 1436—3437—2397—6960—3383. Difficile à prendre-le fleuve-fort-la tient.

(3) Serpaigne, sê-y-pày-kê-niê, 1436—3437—4975—6960—3383, difficile-à prendre-le bras de la rivière-fort-la tient.

(4) Scarpone, sê-kày-po-niê, 1436—11,717—4924—3383, difficile à ouvrir-les flots-la tiennent.

(5) Charpaigne, chay-pày-ke-nie, 4010—4975—583—3752, séché-le bras de la rivière-vaincue-la tient. (Alors le lit de la Moselle était déjà diminué.)

(6) Serpanus, se-y-pà-nòu-se, 1436—3437—9860—3752, difficile-à prendre (à vaincre)-et régnant-par sa force-pour être en repos.

(7) Serpenoise, se-y-pe-nouy-se, 1436—3437—3654—603—2171, difficile-à prendre (à assiéger)-pour partager-dans son intérieur-(le plaisir) d'être en repos.

(8) Serpinia, se-y-py-niao, 1436—3437—7016—2027 supp., difficile-à prendre (à vaincre)-son génie-se moque (des attaques qu'on peut lui faire).

(9) Serpenois, se-y-pe-nouy-se, 1436—3437—3654—603—7247, difficile-à prendre-et partage-dans son intérieur-sa récolte.

(10) Scarponais, se-kày-po-nouy-se, 1436—11,717—8576—603—7247, difficile-se coupe (se partage)-dans son intérieur (en plusieurs communes)-pour récolter.

(11) Saunois, sa-ou-no-y-se, 3686—11,074—3270 *bis* supp. —

2786—1363, où répandu-l'on rencontre-ce qui se retient dans l'eau (le sel)-pour s'unir-à ce que l'on désire.

(12) Francion, fy-han-sio nie, 3787—2862—794—3704, l'orné-fort qui dépouille-et prend. (*Voyez aussi* Francus.)

Francus, fy han-ku-se, 3787—2862—2245—7247, l'orné fort-qui soumet-et récolte.

(13) Hector, he-ke to-y, 10,549—3350—3747—4908, il brille-il frappe enlève-et disperse (ses ennemis)

(14) Énée, he-nie-he, 10,549—3704—884, il brille-prend-et punit.

Æuéas, hao-he-nié-hao-se, 3888—10,549—3704—12 659—2171, le grand-brillant-qui prend-le fort-pour être en repos.

Αἰνείας, hay-nie ya-se, 10,672—3704—1741—7247, celui qui marche promptement-pour prendre-soumettre-et récolter (conquérir).

(15) Pâris, fils de Priam, pay-y-se, 4975—214—2171, des bras de la rivière (du Scamandre)-il s'appuye (dans Troie)-pour être en repos.

(16) Priam, py-ya-me, 167—267—6484, majestueux-fier-il s'efforce.

(17) Dardanus, tay-tà-nou-se, 1799—3230—2774—2171, le grand frappant-dans sa colère-celui qui est en repos. Dardanus était fils de Jupiter et d'Électre petite-fille d'Actéon, d'autres disent de l'Océan. Ayant tué son frère Jasius, il fut obligé de fuir de l'île de Crète; d'autres disent de l'Italie, et vint en Asie, où il bâtit une ville qu'il appella de son nom Dardanie, et qui depuis fut nommée Troie.

(18) Cérès, se-ye-se, 7247—12,402—2171, (elle fait) récolter-donner des vivres-et être en repos.

(19) Troie, tiào-ye, 3234—4649, elle se bat-pour prendre (conquérir).

Troja, tiao-yà, 3234—1741, elle se bat-pour soumettre.

Tros, tiao se, 3234—7247, elle se bat-pour récolter (conquérir).

(20) Anténor, han-te nô-y, 2862—3392—11,180, le fort-qui frappe avec le poing-et s'arrondit-des villes.

(21) Padoue, pà-tou-he, 9860—1860—10,549, elle règne-enviée-et brillante.

(22) Italie, y-ta-lie, 11,180—4429—4940, territoire-en lit étroit et long-en eau claire.

Italia, y-ta-ly-hào, 11,180—4429—7331—7989, territoire-en lit étroit et long-serré-par les grandes eaux (la mer).

(23) Batavie, pa-ta-voù-ye, 3267—3535—4658—5098, jetée-

où s'appuyent-les vestiges-d'une bone épaisse. (C'est-à-dire une pointe d'île dont le nom est devenu celui de l'île entière, de Batavie, maintenant Java.)

(24) Belgique, pe-le-jy-kue, 8756—8401—600—7814, pour les navires côtes-avec entrée-qui s'abaisse.

(25) Gaule, kào-le, 4312 *bis* supp. —8401, arbres-sur les côtes.

(26) Gallo-Germain, kào-le-lo, 4312 *bis* supp. —8401—11,806, des arbres-sur les côtes-hauts ; ke-y-mây-nie-se, 6960—10 620—1610—3581—7247, et fort-s'avançant avec vitesse-serrés-dans le danger-pour récolter (conquérir). D'Alsace, hao-le-sa-ce, 4989—8401—3686—7247, dessus les grandes eaux (du fleuve du Rhin)-les côtes-d'où se répand-ce qui est à récolter.

(27) Antée (le géant), han-te-he, 2862—2736—4216, le fort-en excès-et dur. (Fils de Neptune et de la Terre.)

(28) Moselle, mo-se-le-le, 5199—7247—8401—897, désert de sable-elle récolte-des côtes-qui lui mettent un frein, (qui la bordent).

(29) Coblentz, ko-pe-leing-tsé, 1631—8756—7195—1065, fosse-où les navires-à l'aire de terre-s'avancent. Cette traduction de ce nom indique que la mer s'avançait jusqu'à Coblentz dans l'origine de cette ville, et que la Moselle était alors un fleuve, qui défendait Serpane.

(30) Celtique, se-le-ty-kue, 7047—8401—11,325 *bis* —3071, (pays) récoltant-sur les côtes-vin fermenté-fort.

(31) La mer, me-y, 11,770—4910, le chemin droit-des grandes eaux. La mer blanche, pe-lân-chè, 6484—5362—8710, blanc, (lueur blanche)-d'eau claire-renvoyant.

(32) Golfe de Finlande, ko-le-fêy-, DE, fên-lân-te, 7310—3401—1603—1719—10.814—5031 *bis* supp., fosse-d'entre les côtes-cachée-et monceau de terre-passant outre-l'eau. Elle y sépare la Suède, la Norvège, la Laponie, de la Russie, en île.

(33) Suède, sue-te, 11,948—2736, neige-en excès.

(34) Norvège, no y-ouêy-ke, 4037—7250—2714—2121, faible-abondance de grains-peu-d'hôtes (d'habitans).

(35) Laponie, la-po-nie, 8451—5499—1501, mélange de viande-elle fait sécher au feu-pour manger. En Laponie on fait sécher les provisions de viande, pour pouvoir les conserver dans le froid du pays.

(36) Russie, yu-se-sie, 8389—1436 supp. —9694, obéir-muet-et courbé.

(37) Isle, y-se-le, 4910—2171—8401, dans les grandes eaux-en repos-côtes ; où île, y-le, 4910—8401, dans les grandes eaux-côtes.

(38) Mer Baltique dite la Baltie, pà-le-tie, 3267—4321—4940, à prendre-côtes-et repos; et la Basilie, pà-sy-lie, 3267—4321—4940, à prendre-pour se reposer-en eau claire.

(39) Ostende, ho se-teng-te, 939—2171—7388—5031 *bis* supp., circuit-âpre-élevé-sur l'eau. Ostende n'est point encore dégage de la mer, il se trouve lui-même dans des marais qui se dessécheront à leur tour.

(40) Métis, me-ty-se, 6484—12,651—7247, elle s'efforce-d'être unie-pour récolter. Sa prononciation originelle par deux *tt*, signifiait, me-te-ty-se, 6484—2694—12,651—7247, elle s'efforce-par son pouvoir (son gouvernement)-d'être unie-pour récolter. Metæ (en latin), me-ta-he, 6484—3535—10,549, elle s'efforce-de s'appuyer-pour briller : tel est le troisième âge de cette ville, ou plutôt de cette réunion d'habitans, et le commencement de sa force, ainsi que son premier nom comme ville. Maintenant Metz, me-tsè, 6484—5012, elle s'efforce-sur le rivage.

(41) Fleuve, fey-leou-voe, 12,032—5189—4885, il murmure-en coulant-et se submerge, se jette dans la mer. (Distinction des fleuves sur les rivières, qui se jettent au contraire dans les fleuves.)

(42) Dieulouard, tie-où-loù-hày-te, 5600—132—1747—2732—2694, le père-qui assemble (tout l'univers, c'est-à-dire, Dieu)-sur cette noire et dure-s'appuye-par son pouvoir. Son premier nom était : Dieu-leward, tie-où-le-oua-y-te, 5600—132—8401—5205—11,180—2604, le Père (Dieu)-assemble-à ces côtes (près) l'eau pure-cette ville-par son pouvoir.

(43) Les Huns, hun-se, 5856—4664, peuples septentrionaux-rudes.

(44) Vandales, vau-tà-le-se, 5884 *bis*—3230—897—7247, pour gouverner-ils frappent-mettent au frein-et récoltent.

(45) Normands, no-y-man-te-se, 2747—1808—430—3392—7247, tristes éloignés (au nord)-lents-frappant avec le poing-pour récolter (pour conquérir).

(46) Attila, hào-te-ty-là, 12,609—3392—9910—796, le fort-qui frappe avec le poing-qui attaque-et est inhumain.

(47) Hongrois, hong-yo-y-se, 2107—4606—3830 supp.—7247, grands-désirant ardemment-de s'étendre-pour récolter, (faire des conquêtes).

(48) Brunehaut, pe-lu-nie-haô te, 3301—3832—3102—12,659—3013, carressant-la multitude-et à craindre-fort-ses vices caches.

Brunehaut était fille d'Anathagilde, roi des Visigoths en Espagne, vers l'an 565. Elle épousa Sigébert, roi d'Austrasie, après s'être faite catholique, étant arianiste. Après avoir essuyé bien des traverses et des persécutions, excitées par Frédégonde aimée de Chilpéric, qui

la déclara même reine, elle se retira en Bourgogne, où elle alluma la guerre entre les deux frères Thiéry et Théodébert, les deux fils de Frédégonde. Elle fit faire des chaussées magnifiques dans la Bourgogne et dans la Belgique, ainsi que celle qui passait dans le Saunois et près de Scarpone.

Toujours persécutée après s'être sauvée à Orbac, entre le Mont-Jura et Genève, elle en fut tirée et amenée à Thiéry, héritier de la haine de Frédégonde sa mère, qui lui reprochait la mort de dix rois.

Par haine, par vengeance et par ambition, Clotaire la livra au bourreau, qui lui fit souffrir divers supplices pendant trois jours; après quoi on la fit monter sur un chameau qui la traîna tout autour d'un camp près d'Autun, qui porte encore le nom de la plaine de Brunehaut. Ensuite elle fut attachée par les cheveux, les pieds et par un trait, à la queue d'un cheval fougueux, qui la brisa par ses ruades.

Son corps fut brûlé et ses cendres avaient été mises dans un tombeau, dans l'église Saint-Martin d'Autun.

(49) Codrus, ko ty-hn-se, 9235—7070—9977—2171, le très-grand-qui sacrifie-sa dignité royale-pour qu'on soit en repos.

Codrus, fils de Mélanthus, fut le dernier roi des Athéniens. On dit que voulant sauver son pays attaqué par les Héraclides, qui depuis quelques années étaient maîtres du Péloponèse, il consulta l'oracle Pythien, ou d'Apollon, duquel il apprit que le peuple dont le chef serait tué demeurerait victorieux: cette réponse lui inspira la pensée de se déguiser en paysan et de blesser un soldat des ennemis, pour s'en faire tuer. Il l'exécuta et fut tué l'an 21 de son règne qui était le 2964e du monde, et le 1071e avant l'ère chrétienne. Les Athéniens réduisirent leur État en république, qui fut gouverné par des magistrats, qu'ils nommaient *Archontes*. Médon, fils de Codru, fut le premier et gouverna pendant 20 ans. Justini, liv. 2. Pausanias, liv. 1, etc.

(50) Mélanthus, me-lân-te-hù-se, 7030—3114—2719—9977—7247, son génie-le porte-à la vertu-et il en donne-les avantages.

(51) Athènes, hao-te-he-nie-se, 3888—2886—10,149—8667—2171, la grande-contente-de briller-par ses lois-et d'être en repos.

(52) Héraclides, he yâ-ke-ly-te-se, 10,549—267—6960—925—3392—7247, les brillans-fiers-et forts-qui s'efforcent-de lutter-pour récolter (conquérir).

(53) Archontes, hày-ke-hong-te-se, 2732—4216—7358—2694—2171, ceux qui s'appuyent-sur leur intelligence-à considérer-le pouvoir-et le repos-qui l'affermit.

(54) Médon, me-tong, 7030—11,073, esprit-pénétrant.

(55) Péloponèse, pe-lô-po-nie-se, 3654—12,444—452—3383

—2171, après le partage (de Pélops en morceaux par son père Tantale, pour servir de mets aux dieux dans le dîner qu'il leur donna) (comme) vivres apprêtés-pays-pris (par ce Pélops ressuscité par Jupiter)-et en repos. Tantale, tan ta-le, 5371—1466—10,683, dans les eaux peu profondes (des enfers)-sans prendre de nourriture avec la bouche-ne pouvant faire un pas en avant.

(56) Pythien, ou d'Apollon, py-te-hién, 6517—2694—9864, sur la peau (du serpent Python)-son pouvoir-se manifeste. Hào-po-le-lông, 3935—3619—897—4008, l'éclat (du jour)-il répand-sans frein-dès le soleil levant.

FIN.

6
8
7
10
11

Special
86-B24752

THE UNIVERSITY OF TEXAS
LIBRARY